

100



✓ 100

# CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

---

IMPRIMERIE DE J.-A. LE LONG.

# CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR ALEXANDRE DUMAS ;

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre royal  
de l'Odéon, le 20 octobre 1831.*

Cur non ?...



4266  
B

A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE DES PIERRES, N° 43.

—  
1833.

# PERSONNAGES.

# ACTEURS.

CHARLES VII, roi de France. MM. DELAFOSSE.

CHARLES DE SAVOISY, seigneur de Seignelais. LIGIER.

YAQOUB, jeune Arabe, appelé communément le Sarrazin. LOCKROY.

JEHAN, bâtard d'Orléans, comte de Mortain, de Dunois et de Longueville. FÉLIX.

GUY-RAYMOND, archer. ARSÈNE.

ANDRÉ et JEHAN, deux autres archers. { AUGUSTE.

LE CHAPELAIN. { HOSTER.

BALTHAZAR, fauconnier. ÉRIC-BERNARD.

L'ARGENTIER DU ROI. TOURNAN.

BÉRENGÈRE, comtesse de Savoisy. MÉNÉTRIER.

AGNÈS SOREL. M<sup>mes</sup> GEORGES.

ISABELLE DE GRAVILLE. NOBLET.

GEORGES cadette.

*La scène se passe au château de Seignelais, dans le Berry.*

« Et en ce tems un chevalier nommé messire Charles  
« de Savoisy, par un de ses pages qui chevauchait un  
« cheval, en le venant de mener boire à la rivière, le  
« cheval esclabouta un escollier, lequel avecque les  
« autres allait en procession a Sainte-Katherine, et  
« tant que l'escollier frappa ledit page : Et lors, les gens  
« dudit chevalier saillirent de son hotel embastonnés,  
« poursuivant lesdits escolliers jusques à Sainte-Ka-  
« therine; et un des gens dudit chevalier tira une flè-  
« che dedans l'église, jusques au grand hotel où le  
« prêtre chantait messe, dont pour ce faict l'université  
« fit telle poursuite à l'encontre dudit chevalier, que  
« la maison d'icelui chevalier fut battue, et fut ledit che-  
« valier banny hors du royaume de France, et excommu-  
« nié. Et s'en alla devers le Pape lequell'absolut, et arma  
« quatre gallées, et s'en alla par mer faisant guerre  
« aux Sarrazins, et là gaigna moult d'avoir. Puis re-  
« tourna et fut faicte sa paix, et refit son hotel à Paris  
« tel comme il était paravant; mais il ne fut pas para-  
« chevé, et fit faire son hotel de Signelay (Seignelais)  
« en Auxerrois moult bel, par les Sarrazins qu'il avait  
« amenés d'outre-mer : lequel châtel est à trois lieues  
« d'Auxerre. »

CHRONIQUE DU ROY CHARLES VI, page 5,  
par maître Alain Chartier, homme très-  
honorable.

Je cherchais la matière d'un drame; il y en avait un  
dans ces vingt lignes : je le pris.

Il se présenta à mon esprit sous une forme classi-  
que : je l'adoptai.

Le théâtre est avant tout chose de fantaisie : je ne  
comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un sys-  
tème. Un même sujet se présentera sous vingt aspects  
divers à vingt imaginations différentes.: tracez des rè-  
gles uniformes, forcez ces imaginations de les suivre,  
et il y a cent à parier contre un que vous aurez dix-  
neuf mauvais ouvrages; laissez chacun prendre son  
sujet à sa guise, le tailler à sa fantaisie; accordez li-

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSE  
Archives - Archief

berté entière à tous, depuis les douze heures de Boileau, jusqu'aux trente ans de Shakspeare, depuis le vers libre de Jodelle jusqu'à l'alexandrin de Racine, depuis les trilogies de Beaumarchais jusqu'aux proverbes de Théodore Leclerc; et alors chaque individu flairera ce qui conviendra le mieux à son organisation, amassera ses matériaux, bâtira son monde à part, soufflera dessus pour lui donner la vie, et viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original, sinon remarquable, du moins individuel.

Convaincu de cette vérité, j'ai donc pris les formes classiques, qui pour cette fois m'allaient, et j'ai verrouillé mes trois unités dans les dix pieds carrés de la chambre basse du comte Charles de Savoisy.

Et je dis les trois unités, parce que, selon moi, l'action que l'on croit double est simple. Le tissu et la broderie qui l'enjolive ne font point deux étoffes : Yaqoub, Bérengère, le Comte, voilà le tissu; Charles VII et Agnès, voilà la broderie. Le Roi vient demander l'hospitalité au vassal; le vassal la lui accorde, et c'est tout : l'arrivée inattendue de Charles VII complique l'action, mais ne la détourne pas de son but; et malgré la présence de son hôte royal, les affaires de ménage du comte vont toujours leur train.

Puis, cela était nécessaire à mon œuvre, comme je la concevais. Si quelqu'un veut voir une perspective tout-à-fait comme son voisin la voit, il faut qu'il la regarde de la place de son voisin et non pas de la sienne: ce qui fait, je crois, que la critique devrait toujours juger une œuvre selon la donnée de l'auteur, et non bâtir une nouvelle pièce à côté de l'autre, attendu qu'il est probable qu'il donnera la préférence à la sienne. Puis, il est probable encore que le public sera de l'avis du journaliste, parce qu'il est abonné au journal, et que le journal auquel il est abonné ne peut pas avoir tort.

Cela, dis-je, était nécessaire à mon drame, et voici comment : Je voulais faire une œuvre de style plutôt qu'un drame d'action; je désirais mettre en scène plutôt des types que des hommes : ainsi, Yaqoub était pour moi la représentation de l'esclavage d'Orient,

Raymond de la servitude d'Occident ; le Comte, c'était la féodalité, le Roi la monarchie. Une idée morale, qui sans doute est passée inaperçue, planait sur le tout. La voici :

La nature a organisé chaque individu en harmonie avec le lieu où il doit naître, vivre et mourir. Des mers immenses, des montagnes qui percent les nues encadrent en quelque sorte chaque race dans la localité qui lui est propre, et lui défendent de se mêler aux autres races. Autour de l'homme naissent les animaux nécessaires à des voyages bornés, mais qui ne doivent pas le porter au-delà des limites que le doigt de Dieu lui a tracées pour patrie : tant que l'Européen s'abandonnera à son cheval, l'Arabe à son dromadaire, l'instinct de chacun de ces animaux le retiendra dans l'atmosphère qui lui convient, et ni l'animal ni son maître n'auront à souffrir. Déplacer une existence c'est la fausser : les principes du bien, qui, dans des climats amis, sur une terre maternelle, sous le soleil natal, eussent mûri comme un fruit, tournent à mal sur un sol étranger. Quand tout est hostile à un individu, l'individu devient hostile à tout ; et comme il ne peut anéantir cet air qui l'étouffe, ce soleil qui le brûle, cette terre qui le blesse, sa haine retombe sur les hommes, dont il peut toujours se venger.

Tel est Yaqoub. Le comte de Savoisy pense, dans sa religieuse crédulité, expier son crime en enlevant à son pays un jeune Arabe né pour le désert et la liberté. Le Saint-Père lui a ordonné une injustice pour racheter un meurtre : la raison n'accepte pas le marché : l'enfant ravi à sa patrie vivra mal ailleurs que là où il aurait dû vivre : là-bas il eût été heureux au milieu d'hommes heureux ; ici il sera malheureux par les autres et les autres par lui, car son espoir, ses pensées, ses désirs seront ceux d'une autre race et d'un autre pays, inconnus au pays qu'il habite, incompris de la race qui l'entoure. S'ils veulent se répandre au-dehors, le défaut de sympathie les repoussera au-dedans. Quelque temps son cœur les renfermera pêle-mêle et grondans ; puis, vienne une occasion ; que la victime et le

bourreau se trouvent face à face : il y aura des crimes et du sang. Comme l'expiation était un sacrilège, Dieu veut qu'à son tour l'expiation soit expiée.

Je ne sais trop comment est mort le comte de Savoisy, mais, en bonne justice, c'est ainsi qu'il aurait dû mourir.

Reste à répondre à une dernière critique. On m'a reproché d'avoir pris le dénouement d'*Andromaque* : j'ai déjà dit que j'avais voulu faire une œuvre classique : pour ce, il me fallait imiter un écrivain classique : Racine qui s'est trouvé là : autant valait, je crois, pour modèle choisir lui qu'un autre. Qu'on se rappelle *Henri III*, *Christine* et *Antony*, et peut-être conviendrait-on qu'il y aurait mauvaise foi à m'accuser d'être à court de dénouemens



# CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

---

## ACTE I.

Le théâtre représente une salle gothique. — Au fond, une porte ogive donnant sur une cour, entre deux croisées à vitraux coloriés. — A droite du spectateur, une porte masquée par une tapisserie. — A gauche, une grande cheminée; une autre porte masquée aussi par une tapisserie et donnant dans la chambre d'honneur. — De chaque côté des croisées et entre les portes, des panoplies naturelles. — Près de la cheminée un prie-dieu.

### SCENE PREMIERE.

PLUSIEURS ARCHERS entourent le feu; YAQOUB est couché du côté opposé, sur une peau de tigre; à la porte du fond paraissent à-la-fois UN PÉLERIN et UN ARCHER portant sur ses épaules un daim qu'il vient de tuer.

LE PÉLERIN, du seuil de la porte.

Que Dieu soit avec vous!

ANDRÉ, passant devant lui.

Entrez, messire prêtre.

Charles de Savoisy, notre seigneur et maître,  
Sur le seuil de sa porte en vous voyant ainsi,  
Vous dirait comme moi : « Mon père, entrez. »

LE PÉLERIN.

Merci.

(Yaqoub tressaille au son de cette voix, et se retourne.)

ANDRÉ.

Il vous dirait encor s'il était là : « Mon père ,  
Seiez-vous sur mon siège, et buvez dans mon verre.  
Seiez-vous donc alors, et buvez; car, vrai Dieu!  
C'est nous qu'il a chargés de le dire en son lieu.

(Aux archers.)

N'est-ce pas ?

LES ARCHERS.

Certe.

LE PÉLERIN.

Ainsi ferai-je tout-à-l'heure;  
Mais pour me rendre encor sa volonté meilleure,  
Pourrais-je auparavant, le sachant fils pieux,  
Aller sur leurs tombeaux prier pour ses ayeux ?

ANDRÉ, *décrochant une clé.*

Jehan , prends cette clé, et conduit ce saint  
( homme.

(Le pèlerin et Jehan sortent.)

Maintenant, que celui d'entre vous qu'on renom-  
Pour un tueur de daims me dise si beaucoup, ( me  
Tirés à cent vingt pas, tombent ainsi d'un coup.

(Jetant le daim à terre.)

Regardez.

(Ils font cercle autour de l'animal.)

UN ARCHER.

C'est un daim d'une royale race.

ANDRÉ.

Depuis le point du jour que j'éventai sa trace,  
Il m'a fallu passer ainsi qu'un sanglier,  
Pour le suivre, à travers et taillis et hallier :  
Aussi je me suis mis les mains et le visage  
Tout en sang. (à *Yaqoub.*) Tu ris toi?

UN ARCHER.

Laisse-là ce sauvage.

YAQOUB, *se retournant.*

Heim !...

L'ARCHER.

A l'art de la chasse est-ce qu'il entend rien ?  
La chasse est un plaisir de noble et de chrétien.

YAQOUB, *comme se parlant à lui-même.*

J'étais encor enfant : un matin sous sa tente  
Mon père, l'œil en feu , poitrine haletante ,  
Rentra , jetant son arc et ses traits , et me dit :  
« Yaqoub, par Mahomet ! ce canton est maudit :  
Chaquenuit mon troupeau d'un mouton diminue.  
La lionne au bercail est encor revenue :  
Sur le sable j'ai vus ses pas appesantis. (tits... »  
Sans doute dans quelque antre elle a quelques pe-  
Je ne répondis rien, mais quand sortit mon père,  
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,  
Je suivis la lionne : elle avait traversé  
Le Nil au même endroit que moi je le passai ;  
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite :  
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite ;  
Elle avait , évitant le soleil au zénith , (grannit.  
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de  
De l'antique désert antique sentinelle :  
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...  
Comme elle je repris ma course, et jusqu'au soir  
Mon pas pressa son pas ; puis je cessai d'y voir ,  
Immobile, implorant un seul bruit saisissable  
Qui vint à moi... Flottant sur cette mer de sable,  
J'écontai, retenant mon souffle... Par momens,  
On entendait au loin de sourds rugissemens :  
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans  
(l'ombre

Sur mon chemin un antre ouvrait sa gueule som-  
 Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi (bre;  
 Deux yeux étincelans qui se fixaient sur moi.  
 Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace ,  
 Car la lionne et moi nous étions face à face...  
 Ah ! ce fut un combat terrible et hasardeux  
 Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...  
 Mais les rugissemens de l'un d'eux s'éteignirent...  
 Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent ;  
 Et quand revint le jour, il éclaira d'abord  
 Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort.  
 Cet enfant aux chrétiens ne sert pas de modèle :  
 La chasse du lion est plaisir d'infidèle...

ANDRÉ.

Silence, Sarrazin !... Quand loin de leur pays,  
 Les chrétiens vont chassant par tes champs de

(mais ,  
 C'est qu'ils sont tourmentés d'une sainte espérance  
 (Montrant Yaqoub.) (ce;

Et voilà le gibier qu'ils rapportent en France !  
 (Il détache les flèches passées autour de sa ceinture ,  
 et pose son arc dans un coin. )

Ouf !... Maintenant j'ai soif... A boire, compa-  
 (gnon !...

Que dit-on de l'Anglais ? Que fait le Bourgui-  
 Avons-nous du nouveau depuis hier ? gnon ?  
 (Il boit.)

Ah ! Bourgogne !

Bourgogne, qui nous fait la guerre sans vergogne.  
 Je puis bien me brouiller avec tes enfans, mais,  
 Bourgogne, me brouiller avec ton vin, jamais !

UN ARCHER.

Du nouveau ? Guy-Raymond arrive.

ANDRÉ.

D'où ?

L'ARCHER.

Je pense

Que c'est du camp français.

ANDRÉ.

Que Dieu le récompense ,  
S'il vient nous annoncer que l'Anglais est battu,  
Ou que le roi reprend quelque peu de vertu !...  
Vous a-t-il, en passant, donné quelque nouvelle ?

UN ARCHER.

La comtesse l'a fait introduire auprès d'elle  
Sitôt son arrivée : il nous a seulement  
Dit, en passant ici, de l'attendre un moment.

ANDRÉ.

Sans doute que du maître il apporte un message ?

L'ARCHER.

C'est probable.

ANDRÉ.

Avec vous je le guette au passage.  
Depuis bientôt trois ans qu'il est parti d'ici,  
Il doit avoir du neuf à conter.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GUY-RAYMOND, *sortant de chez la comtesse.*

RAYMOND, *à André.*

Me voici

Bonjour.

LES ARCHERS.

Bonjour, Raymond.

RAYMOND, *à André.*

Bonjour, ma rouge trogne.  
Es-tu toujours chasseur ? Es-tu toujours ivrogne ?

(André lui montre le daim. — André lui montre la bouteille vide.)

Bravo ! je ne connais que manans de bas-lieu  
Qui négligent les dons qu'a chaque homme a fait  
(s'approchant d'Yaqoub.) (Dieu.

Et toi, mon jeune tigre ?...

YAQOUB.

Heim !...

RAYMOND.

Le voilà qui gronde.  
Sais-tu bien que sans moi, Sarrazinois immonde,  
Dans ton désert maudit tu rugirais encor,  
Et que tu n'aurais pas au cou ce collier d'or,  
Où tout autre qu'un chien en regardant peut li-  
« Yaqoub, le Sarrazin, appartient à messire (re :  
« Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais, »  
Ce qui te donne un rang au milieu des valets ?...  
Je t'ai pris au soleil aussi nu qu'un reptile :  
C'est à moi que tu dois pain, vêtemens, asile,  
Esclave ; et si tu l'as oublié, je reviens  
T'en faire souvenir.

YAQOUB.

C'est bon, je m'en souviens.

ANDRÉ.

Allons, viens ça, Raymond, et dis-nous quelque  
Des affaires du temps. (chose

RAYMOND.

Vous savez, je suppose,  
Que Charles six est mort, et que le jeune roi  
S'est vite fait sacrer à Poitiers.

ANDRÉ.

Sur ma foi !

L'on ne sait rien au fond de cette forteresse ;  
Pendant tout cela, morbleu ! nous interresse ;

Nous sommes Armagnacs et Français; nous por-  
La croix blanche à l'habit. (tons

RAYMOND.

Il paraît, mes moutons,  
Que votre troupeau va sans savoir qui le mène...  
Ah! messieurs du Berry, l'on se bat dans le Maine,  
Et vous n'en savez rien! — Eh bien! les curieux  
Pourront bientôt, je crois, sans sortir de ces lieux  
S'ils ouvrent les deux yeux, prêtent les deux oreil-  
les, (veilles!

Du haut de ces crénaux entendre et voir mer-

UN ARCHER.

Eh bien! que verront-ils? Qu'est-ce qu'ils enten-  
RAYMOND. (dront?

Ils verront, comme un mur de fer, venir de front  
Trentemille soldats... Satan serre leurs gorges! ...  
Criant, les uns : « Bourgogne! » et les autres :  
(« Saint-Georges!

ANDRÉ.

Comment! si près de nous Anglais et Bourgui-  
Trente mille, dis-tu? gnons!

RAYMOND.

Rien que ça, compagnons;

Et pour leur apporter secours dans la mêlée,  
La Bretagne, dit-on, vient à grande assemblée.

UN ARCHER.

Ainsi de trois côtés!... Mais Paris?...

RAYMOND.

Est rendu.

ANDRÉ.

Et le comte Bernard qui le tenait?...

RAYMOND.

Pen lu.

Henri six d'Angleterre est nommé roi de France,

Bedford régent.

LES ARCHERS.

Enfer!...

RAYMOND.

Heureusement Clarence,  
Suffolk et milord Gray, tués devant Angers,  
Prouvent à nos soldats que les cœurs étrangers,  
Si bien cachés qu'ils soient sous leur armure an-  
N'y sont point à l'abri d'une lance française. (glaise,  
Aussi Bedford vient-il de signer un traité  
Avec Philippe et Jean : s'il est exécuté,  
Si le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne  
Se joignent à l'Anglais pour tenir la campagne,  
Vrai Dieu ! nous n'avons plus qu'à demander  
(merci...

A moins que Charles sept... Puisse-t-il être ici,  
Pour entendre le vœu que je forme dans l'âme!...  
De sa royale main déployant l'oriflamme.  
En tête des barons à sa voix réunis, (Denis!...)»  
Ne charge en criant haut : « Montjoie et Saint-  
Car, malheur à qui, sourd à ce cri de vaillance,  
L'entendrait sans lever ou l'épée ou la lance!

ANDRÉ.

(ment

Pour moi, je sais quelqu'un qui bien tranquille-  
D'être Anglais ou Français attendra le moment.

RAYMOND.

Qui?

ANDRÉ, montrant Yaqoub.

Lui.

RAYMOND, s'adressant à Yaqoub.

C'est vrai?

YAQOUB.

C'est vrai. — Que m'importe, en mon bouge,

Armagnac à croix blanche ou Bourgogne à croix  
(rouge ?

Que m'importe quel est le faible ou le puissant ?  
Ni Charles ni Henri n'ont de droit sur mon sang.

Il faudra bien qu'un jour la France ou l'Angle-  
terre (terre ;

Pour Yaqoub , fils d'Asshan garde six pieds de  
Et quels que soient, vivans, leurs désirs absolus,  
Morts Charles ni Henri n'en obtiendront pas plus.

RAYMOND.

A moins que cependant le bourreau ne te mène  
Prendre possession de ton dernier domaine ;  
Et, comme le tombeau que révère Ismaël,  
Ne loge ton squelette à mi-chemin du ciel. (être.  
C'est ce que quelque jour Dieu permettra peut-

ANDRÉ.

Et quand as-tu quitté le comte notre maître ?

RAYMOND.

Voilà bientôt un mois que du camp de Beaugé  
Nous partîmes tous deux : lui s'était dirigé  
Vers la Bretagne; moi, j'ai fait route opposée.  
D'une commission qui n'était pas aisée  
J'avais à m'acquitter : pour atteindre Avignon,  
Il fallait, à travers Anglais et Bourguignon,  
Par la ruse ou le fer se frayer un passage ,  
Et remettre au Saint-Père un important messa-  
Je l'ai fait; me voilà! De son côté, ma foi! (ge.  
Que le comte à son tour s'en tire comme moi,  
Et ce ne sera pas malheureux... Du Saint-Père  
J'ai rapporté la lettre en bon état, j'espère!  
Regardez : de Benoît voilà le sceau bien net ,  
Avec les clés, la croix, la crosse et le bonnet...

Signez-vous.

(Tous se signent. — Du regard il ordonne à Yaqoub d'en faire autant. — Yaqoub croise ses mains sur sa poitrine et incline la tête.)

Toi...

YAQOUB.

Qu'il soit fait ainsi que vous faites!  
Jésus et Mahomet sont deux puissans prophètes.

RAYMOND, *en tirant son poignard, à Yaqoub.*

Regarde ce poignard : s'il t'arrive jamais  
De mêler ces deux noms, Yaqoub, je te promets  
Qu'à la première phrase arrêtant ta harangue,  
Ce fer à ton palais ira clouer ta langue.

TOUS, *s'approchant de lui.*

Mort au blasphémateur !

YAQOUB, *se levant et mettant la main à son cimeterre.*

N'approchez pas, maudits!...

Arrière, par Allah!... Arrière! je vous dis...

### SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BÉRÈNGÈRE, COMTESSE DE SAVOISY,  
*soulevant la tapisserie.*

(Tous s'arrêtent à son aspect. — Yaqoub croise ses bras sur sa poitrine, et reste dans l'attitude du plus profond respect.)

BÉRÈNGÈRE.

Allons, enfans, du bruit encor ! une querelle?...  
Qui menacez-vous donc ainsi ?

ANDRÉ.

C'est l'infidèle

Qui blasphème.

BÉRÈNGÈRE.

Eh ! sait-il ce qu'il dit, insensés ?  
Lorsque Dieu le repousse, est-ce donc point as-  
Raymond, que faisiez-vous de ce poignard ? (sez?...)

Madame,

Rien...

(Le jetant aux pieds de Yaqoub.)

Je chargeais Yaqoub d'en aiguïser la lame.

Entends-tu, Sarrazin ?

BÉRENGÈRE.

C'est bien. — Retirez-vous,

Et revenez ce soir pour prier avec nous.

(Ils sortent.)

Yaqoub, nous voilà seuls : dites qu'était-ce enco-

YAQOUB.

(re?)

Rien.

BÉRENGÈRE.

Que vous ont-ils fait ?

YAQOUB.

Rien.

BÉRENGÈRE.

Vous voyez : j'ignore

Ce qui vient d'arriver, et cependant voici

Que je leur donne tort, à vous raison.

YAQOUB.

Merci.

BÉRENGÈRE.

Eh bien ! n'avez-vous point autre chose à me dire ?

YAQOUB.

Si fait : que Mahomet a le droit de maudire,

Et qu'il maudit.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub !...

YAQOUB.

Je ne sais pas pourquoi ;

Mais je sais seulement que je suis maudit, moi ;

Que ma haine devient chaque jour plus profon-

(de

Et que ma mère est morte en me mettant au monde

BÉRENGÈRE.

Malheureux !

YAQOUB.

Malheureux?... Malheureux , en effet ;  
Car pour souffrir ainsi, dites-moi, qu'ai-je fait?...  
Est-ce ma faute à moi si votre époux et maître,  
Poursuivant un vassal, malgré les cris du prêtre  
Entra dans une église, et là, d'un coup mortel  
Le frappa; si le sang jaillit jusqu'à l'autel?  
Est-ce ma faute si sa colère imbécile  
Oublia que l'Eglise était un lieu d'asile,  
Est-ce ma faute?... Et si par l'Université  
A venger ce forfait le Saint-Père excité  
Dit que, pour désarmer la céleste colère,  
Il fallait que le comte armât une galère,  
Et portant sur nos bords la désolation,  
Nous fît esclaves, nous, en expiation,  
Est-ce ma faute encor? et puis-je pas me plaindre  
Qu'au fond de mon désert son crime aille m'at-  
(teindre.

Oh! si des bords du Nil quelque chef de tribu,  
Pour un crime pareil et dans un pareil but,  
Au sein de ta famille où tout était prospère,  
Femme, venait te prendre ou ton fils ou ton père;  
S'il le traitait là-bas comme on me traite ici;  
S'il lui mettait au cou le collier que voici,  
Tu comprendrais alors que la haine dans l'âme  
Ne rentre pas ainsi qu'au fourreau cette lame!

BÉRENGÈRE.

Oh! oui : vous êtes bien malheureux!

YAQOUB , avec mélancolie.

Quel enfant

Plus que moi fut heureux, plus que moi triom-  
(phant?...

Quand ma tête en mes mains s'appesantit brûlante  
Et que dans le passé, ma mémoire plus lente  
Retrouve son chemin de jalons en jalons,  
Comme un homme forcé d'aller à reculons,  
Oubliant le présent et l'avenir, je songe (songe.  
A mon matin si beau qu'il me semble un men-  
Je n'ai plus de collier, je n'ai plus de prison;  
Je sens un soleil chaud à l'immense horizon ;  
Je vois se dérouler sur l'ardente savane,  
Comme un serpent marbré, la longue caravane...  
D'avance du repas les endroits sont choisis ;  
Je sais où le désert cache ses oasis...

Allons, courage, allons, mes chameliers arabes !  
Redites-moi vos champs aux magiques syllabes ;  
Invoquez Mahomet, flambeau de l'Orient,  
Chamelier comme vous combattant et priant,  
Comme vous se rendant de la Mecque à Médine...  
Ou ne sauriez-vous pas la chanson grenadine  
Que devant notre tente, au bord du Nil, le soir,  
Chante, en tournant en rond , cette Almée à l'œil  
noir, (extase,

Jusqu'à l'heureux moment où doublant notre  
Se colle à son beau corps sa tunique de gaze,  
Et qu'à son front humide étalant un trésor,  
Mon père de sequins lui fait un masque d'or...  
Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire :  
Il a dans son carquois quatre flèches de guerre ;  
Et lorsqu'il tend son arc, et que vers quatre buts  
Il les lance en signal à ses quatre tribus ,  
Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles

Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes..

(Retombant abattu.)

Oh! grâce, Mahomet!... C'est un rêve accablant.

Rêve du paradis, mais au réveil sanglant ;

Rêve dont je sortis dans une nuit de larmes ,

Un poignard dans le sein , captif d'un homme

(d'armes

Qui m'avait, endormi, rencontré par hasard...

Cet homme , c'est Raymond ; ce fer...

(Ramassant le poignard que Raymond lui a jeté.)

C'est ce poignard !

J'ai , quand je l'ai revu , senti comme un orage

Gronder autour de moi mes dix ans d'esclavage...

Ton poignard, ton poignard... oui, je l'aiguïserai

Ainsi que tu le veux... puis, je te le rendrai.

BÉRENGÈRE.

(te.

Cependant on m'a dit que, grâce aux soins du com-

Yaboub , vo're blessure à se fermer fut prompte.

YAOUB.

Oui, pour moi, je le sais, le comte fut humain:

Vers l'esclave mourrant il étendit la main ;

Il versa sur ma lèvre, à cette heure suprême,

Tout le reste de l'eau qu'il gardait pour lui-même..

De l'eau , dans le désert si rare en ce moment ,

Que chaque goutte avait le prix d'un diamant!...

Voilà ce qui pour lui fait pencher la balance ;

Voilà ce que mon cœur pèse dans le silence ,

Quand, dans mes longues nuits, vient me tenter

(l'enfer.

De rendre pleurs pour pleurs, coup pour coup ,

(fer pour fer.

BÉRENGÈRE.

Mais depuis qu'il vous a pris à votre rivage,

Pouvez-vous désigner sous le nom d'esclavage  
Votre état ? Le matin , dès que le jour a lui ,  
N'êtes-vous donc pas libre ?

YAQOUB.

Oui ; mais excepté lui ,  
Chacun en me parlant a l'injure à la bouche ;  
Je me heurte et déchire à tout ce que je touche.  
Si pour moi de l'esclave il adoucit la loi ,  
Son pays comme lui s'adoucit-il pour moi ?...  
Entre ces murs épais je suis mal à mon aise ;  
Cet air qui vous suffit à ma poitrine pèse ;  
Mon œil s'use à percer votre horizon étroit ;  
Votre soleil est pâle et votre jour est froid...  
Oh ! le Simoun plutôt !... oui , dût sa mer de  
(flamme

M'ensevelir vivant sous son ardente lame !

BÉRENGÈRE.

Mais j'ai vu cependant quelques éclairs joyeux  
A de tristes regards succéder dans vos yeux ,  
Lorsque je vous parlais.

YAQOUB.

Oui : c'est l'effet étrange  
Qu'à des regards mortels produit l'aspect d'un  
(ange...

Oh ! quand vous me parlez, quand votre accent  
Vachar chaque fibre endormie en mon cœur ,  
Il semble que mon âme , à ce monde ravie ,  
Attend de votre souffle une nouvelle vie ;  
Que le bonheur serait de vivre à vos genoux ,  
Ange...

BÉRENGÈRE.

Et si l'ange était plus malheureux que vous ,  
Yaqoub , et si mon âme et ma tête oppressées

Nourrissaient plus que vous de sinistres pensées..  
 Vous plaiguez votresort: que diriez-vous du mien?

YAQOUB.

Que je suis bien maudit, car je ne pourrais rien  
 Pour vous consoler, vous qui consolez les autres,  
 Si ce n'est d'oublier mes malheurs pour les vôtres..  
 Écoutez, cependant : si c'était par hasard  
 Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;  
 Si ses jours sur vos jours avaient cette influence ,  
 Que son trépas pût seul finir votre souffrance ,  
 Quand de Mahomet même il eût reçu ce droit ,  
 Lorsqu'il passe il faudrait me le montrer du doigt :  
 Dès lors , je deviendrais une ombre pour son  
 ( ombre ;

Et, soit que le soleil fût ardent, la nuit sombre,  
 Quelque fût le chemin qu'il prît pour m'échapper,  
 Je trouverais l'endroit et l'heure de frapper ;  
 Et nulle fuite au fer ne soustrairait sa tête ,  
 Montât-il Al-Borack , le cheval du prophète !...

BÉRENGÈRE.

Yaqoub , que dites-vous ?...

YAQOUB.

J'oubliais... ah ! pardon !...

Qu'un autre défenseur était là.

BÉRENGÈRE.

Lequel donc ?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE.

Ici ?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE, *effrayée*,

Et nul ne vient me dire :

« Votre époux est ici, Bérengère ! »

YAQOUB.

Pour des soins qui me sont comme à vous incon-

( nus ,

Nous cacher son retour. Ceint du cordon, pieds

( nus ,

Aux portes, qu'il pouvait se faire ouvrir en maître,

Il est venu frapper sous la robe d'un prêtre.

BÉRENGÈRE.

En êtes-vous bien sûr ? Qui vous l'a signalé ?

YAQOUB.

Seul je l'ai reconnu.

BÉRENGÈRE.

Comment ?

YAQOUB.

Il a parlé.

Pour l'Arabe égaré sur la grève lointaine ,

Il n'est point au désert de rumeur incertaine ;

Et tous ses sens tendus écoutent à-la-fois

La nature qui parle avec toutes ses voix :

Il comprend, de si loin que chaque souffle arrive,

Si c'est le bruit de l'eau qui coule sur la rive ,

Le murmure du vent aux feuilles du nopal ,

La parole de l'homme , ou le cri du jakal ;

Et chacun de ces sons , si léger qu'il l'effleure ,

Se grave en sa mémoire où toujours il demeure.

Comment aurais-je donc méconnu cette voix

Dont les accens m'ont fait trassaillir tant de fois ?

BÉRENGÈRE.

C'est cela ! je comprends... Sans doute que le comte

A donné rendez-vous à Raymond... quelle hon-

Et revient déguisé... C'est pour en recevoir (te!..

La lettre du Saint-Père avant que de me voir...  
 J'y suis!... Tout maintenant s'éclaircit à ma vue;  
 Car cette honte, hélas! n'était que trop prévue...  
 Yaqoub, je vous l'avais bien dit dans mon effroi,  
 Que le plus malheureux de nous deux, c'était moi.

YAQOUB.

Je ne vous comprends pas... achevez donc...

BÉRENGÈRE.

Silence!...

Voici que pour prier le Chapelain s'avance...  
 Oh! quel que soit le Dieu dont vous suivez la loi,  
 Yaqoub, auprès de lui priez, priez pour moi!

#### SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHAPELAIN, RAYMOND, ANDRÉ;  
 TOUS LES ARCHERS, LES VALETS OU ÉCUYERS.

LE CHAPELAIN, *après avoir déposé une bible sur le prie-dieu.*

Êtes-vous tous ici, mes enfans?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous, ce matin, pour le règne prospère  
 Du dauphin Charles sept, notre seigneur et roi,  
 Du fond de votre cœur prié Dieu comme moi?  
 (Tous s'inclinent.)

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu pour les âmes  
 Que le feu de l'enfer consume des flammes,  
 Et pour qu'il soit surtout miséricordieux  
 A celles dont les corps reposent en ces lieux?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon, père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu de permettre  
Qu'un fils naquit enfin au comte notre maître,  
De peur que si la mort le frappait aujourd'hui,  
Son antique maison ne mourût avec lui ?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

C'est bien. — De celui qui console  
Écoutez maintenant la divine parole.

GENÈSE, CHAPITRE SIXIÈME.

« Donc Sara, épouse d'Abraham, ne pouvait, malgré la promesse de Dieu, obtenir un fils; mais ayant  
« une suivante égyptienne du nom d'Agar,  
« 2° Elle dit à son mari : Voici que le Seigneur a  
« fermé mon sein... »

BÉRENGÈRE.

Mon père, désarmez le seigneur irrité,  
Qui m'a maudite aussi dans ma stérilité,

LE CHAPELAIN, *continuant.*

« Approche-toi de ma suivante : peut-être te donnera-t-elle des fils; et comme Abraham y consentit,  
« Elle prit Agar, sa suivante égyptienne, dix ans  
« après qu'ils avaient commencé d'habiter ensemble la  
« terre de Chanaan, et elle la donna pour épouse à  
« son mari. »

BÉRENGÈRE, *à genoux.*

Mon père, exige-t-on de moi ce sacrifice ?

LE CHAPELAIN, *continuant.*

« 4° Et Agar eut un fils d'Abraham; qu'on nomma  
« du nom d'Ismaël. »

A genoux! mes enfans, pour que je vous bénisse  
Maintenant.

RAYMONT, *allant à Yaqoub qui aiguisé la pointe du poignard.*

Attendez , mon père : l'un de nous  
Fait semblant de ne pas vous comprendre...

(A Yaqoub.)

A genoux !

M'entends-tu, Sarrazin? C'est à toi que je parle:  
A genoux !

YAQOUB, *le regardant.*

On m'a dit , archer , que le roi Charle  
A de noble barons qui devant lui passaient  
Donnait parfois un ordre, et qu'ils obéissaient ;  
Que ces nobles barons avaient le droit eux-mêmes  
D'exprimer à leur tour leurs volontés suprêmes  
A l'écuyer qui fait le vœu de les servir ,  
Et que cet écuyer s'empressait d'obéir ; (donne,  
Puis, transmettant aussi les ordres qu'on lui  
L'écuyer à l'archer dit : « Fais ce que j'ordonne ; »  
Mais qui jamais a dit que l'archer, qui n'est rien ,  
Osât donner un ordre à d'autres qu'à son chien ?

RAYMOND.

Que l'exemple cité serve donc de modèle :  
Obéis à l'archer , Sarrazin infidèle ,  
Car qui dit Sarrazin dit chien.

YAQOUB.

De par l'enfer !...

(Il le frappe du poignard qu'il aiguisait.)

Celui-là mord du moins avec des dents de fer !

RAYMOND, *tombant.*

Ah ! malédiction !...

TOUS LES ARCHERS, *s'approchant.*

Raymond ! Raymond !...

YAQOUB, *décrivant un cercle avec son cimeterre.*

Arrière !...

Savez-vous que sa mort m'appartient tout entière,  
 Et que celui de vous qui m'en déroberait  
 Une goutte de sang , de son sang la pairait ?...  
 Que nul n'avance donc, ou, de par le prophète!  
 Comme un hochet d'enfant je fais voler sa tête! ...  
 (Mettant un genou en terre, pour se rapprocher de  
 Raymond qui se débat.)

Ah ! Raymond, à mon tour voilà que je te tiens  
 Pantelant à mes pieds , comme je fus aux tiens !  
 Seulement nul ne vient , sur ta dernière couche,  
 De quelques gouttes d'eau désaltérer ta bouche.  
 Mais si la soif te semble un besoin trop pressant,  
 Mets ta bouche à ta plaie , archer , et bois ton  
 ( sang...

Fixe donc sur le mien ton regard qui m'évite...  
 L'agonie est trop prompte!... Archer, tu meurs  
 ( trop vite!

RAYMOND, *tendant la lettre de Benoît.*

Ah !... Pour le comte...

(Il meurt.)

YAQOUB, *repoussant le cadavre du pied.*

Esclave et serf jusqu'à la fin!...  
 Maintenant , prenez-le : le lion n'a plus faim.

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES DE SAVOISY, *paraissant sur  
 la porte ; SUITE, GARDÉS.*

CHARLES DE SAVOISY.

Or ça , quel est ce bruit ? qu'est-ce à dire , mes  
 (maîtres ?...

Parles trois chevrons d'or, armes de mes ancêtres,  
 Avez-vous oublié , vous qui hurlez ainsi ,  
 Que nul ne parle haut quand le maître est ici?...

(Il jette son habit de pèlerin, et paraît armé de toutes pièces.)

Qu'est-ce que cette lettre ?...

(Il ramasse la lettre du pape.)

Et que fait là cet homme ?...

Raymond, mon archer, mort !... Aussi vrai qu'on  
(me nomme.

Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais, (les !...  
Ses assassins mourront de ma main... nommez-  
Fermez la porte, archers, pour que nul ne s'é-  
(chappe.

YAQOUB, *allant au comte.*

C'est moi qui l'ai tué, maître... Me voilà : frappe.

CHARLES DE SAVOISY, *tirant à moitié son épée.*

Redis ce que tu viens de dire, et tu mourras !

YAQOUB.

Dix ans se sont passés depuis que dans tes bras  
Il m'apporta blessé...

(Découvrant sa poitrine.)

Du coup voilà la trace.

(Il découvre la poitrine de Raymond, et lui montre les deux blessures.)

Maître, ai-je bien frappé juste à la même place ?...  
Vois... Mais plus que le sien mon bras était sa-  
(vant,

Et le fer dans son cœur est entré plus avant.

CHARLES DE SAVOISY.

C'est autre chose alors : comme mon indulgence  
Ne confond point un meurtre avec une vengeance,  
Ce fer sans se souiller va rentrer au fourreau ;  
Et je ne prendrai pas la dime du bourreau. (faire,  
Nous n'avions cependant pas cru que notre af-  
En arrivant ici, serait justice à faire... (lieu ;  
C'est bien : nous sommes comte et seigneur de haut

Et nous nous la ferons nous-mêmes, de par Dieu!..  
Emportez ce cadavre, enfans, et qu'il obtienne  
En terre consacrée une tombe chrétienne...

Adieu, mon serviteur, ou plutôt mon ami,  
Du sommeil de la mort avant l'heure endormi...  
Nous étions nés tous deux dans une même année,  
Et j'espérais que Dieu dans la même journée,  
En face de l'Anglais, au plus fort du combat,  
Nous frapperait tous deux de la mort du soldat...  
Il nous aurait bien dû cette dernière fête...  
Il en juge autrement : sa volonté soit faite!

(Il s'essuie les yeux.)

Page, prends un cheval à grand'hâte, et rends-toi  
A Bourges, où tient sa cour notre seigneur le roi:  
Dis que j'irai demain lui porter mon hommage,  
Et que je lui rendrai compte de son message.

(A deux archers.)

Vous, gardez l'assassin.

(Au chapelain, sans faire attention à Bérengère, qui  
lui tend les bras,)

Vous, mon père, venez.

(Il sort.)

BÉRENGÈRE.

Pas un mot!...

(A Yaqoub.)

Tous les deux nous sommes condamnés!

FIN DU PREMIER ACTE.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL  
Archives - Archief

## ACTE II.

Même décoration.

### SCENE PREMIERE.

BÉRENGÈRE, UN PAGE *entrant.*

BÉRENGÈRE.

Eh bien ! le chapelain sait-il que je réclame  
Sa présence à l'instant ?

LE PAGE.

Il va venir , madame.

BÉRENGÈRE.

Était-il près du comte ?

LE PAGE.

Il le quittait.

BÉRENGÈRE.

C'est bien.

Laissez-moi maintenant : je n'ai besoin de rien.

(Le page sort.)

Besoin de rien, mon Dieu, que de miséricorde!...  
Pourquoi donc tous ces biens que ta puissance  
(accorde

A l'un , tandis que l'autre , à tes pieds abattu ,  
Implore vainement ta clémence?... Sais-tu ,  
Mon Dieu , sais-tu qu'il est des heures d'agonie  
Où l'âme qui long-temps crut en toi te renie ,  
Où , lorsque le malheur nous poursuit pas à pas ,  
Que l'on appelle Dieu, que Dieu ne répond pas ,  
Que notre faible voix, comme un souffle qui passe ,  
Se perd sans éveiller un écho dans l'espace ,

L'âme , où de l'espérance aucun rayon n'a lui ,  
Est prête d'invoquer Satan qui répond , lui ?

## SCENE II.

LE CHAPELAIN , BÉRENGÈRE.

LE CHAPELAIN , *sur la porte.*

Ma fille !...

BÉRENGÈRE.

Le voici. Son front est plus austère  
Que de coutume encor !... Que lui dire ?... Mon  
(père,  
Rassurez votre enfant : c'est la première fois  
Que de chez lui le comte absent depuis trois mois  
Rentre, sans qu'un seul mot d'amour qui le ras-  
(sure

Ne vienne de mon cœur adoucir la blessure.  
Vous , dont il a souvent imploré le secours ,  
Vous savez que ce cœur saigne et gémit toujours ,  
Tant dans sa prévoyance une crainte le brise !  
Tant il tremble qu'enfin le comte ne méprise  
L'épouse qui ne l'a payé , jusqu'à ce jour ,  
Que d'un hymen sans fruit et d'un stérile amour !

LE CHAPELAIN , *s'approchant d'elle.*

Celui qui prend pour but les choses de la terre ,  
Et qui croit affermir sa marche solitaire  
Sur le bâton qu'il casse aux arbres du chemin ,  
Risque qu'il ne se brise et déchire sa main.  
C'est plus loin et plus haut que le Maître suprême  
Dit à l'homme d'aller ; et ce monde lui-même ,  
Où trébuche un instant le voyageur mortel , (ciel ,  
N'est qu'une arche du pont qui nous conduit au

BÉRENGÈRE.

Mon père , je ne suis qu'une bien faible femme :

Parlez-moi de manière à rassurer mon âme ,  
Et non point de manière à l'affrayer.

LE CHAPELAIN.

Et si

Je ne peux, mon enfant, que vous parler ainsi..  
Comme moi dites donc : heureuses les familles  
Où la main du seigneur choisit ces chastes filles  
Qui, loin d'un monde vain, avec un cœur fervent,  
Usent de leurs genoux le seuil de leur couvent !

BÉRENGÈRE.

Mais ce sont seulement des vierges et des veuves  
Que le seigneur soumet à ces saintes épreuves :  
Moi, je suis marié au comte...

LE CHAPELAIN.

Dans ce lieu ,  
Ma fille, vous n'avez plus d'autre époux que Dieu.

BÉRENGÈRE.

Mon père, Dieu lui-même en face de l'église  
A formé nos liens...

LE CHAPELAIN, *lui montrant la lettre rapportée par  
Raymond.*

Et voilà qui les brise.

BÉRENGÈRE, *lisant.*

Un acte de divorce !... Oh ! je me doutais bien  
Que le comte en viendrait à ce dernier moyen !...  
Mais parce qu'il écrit d'Avignon ou de Rome ,  
Un homme... car enfin le Saint-Père est un  
A-t-il droit de briser des nœuds?... (homme...

LE CHAPELAIN.

Vous oubliez

Qu'à cet homme Dieu dit : « Liez et déliez ! »  
Ma fille, du Seigneur la main vous humilie :  
Sous son souffle soyez comme un roseau qui plie,

Et non comme le chêne élançé dans les cieux ,  
Qui résiste , se brise , et n'attesse que mieux ,  
Par des éclats au loin dispersés sur la terre ,  
Que de Dieu sur sa tête a passé la colère.

BÉRENGÈRE.

Et si je me résigne à mon nouveau destin ,  
Quand devrai-je quitter ces lieux ?

LE CHAPELAIN.

Demain matin.

BÉRENGÈRE.

Dans un dernier adieu pourrai-je voir mon maître ?

LE CHAPELAIN.

Ma fille , cet adieu rattacherait peut-être  
Votre âme trop mondaine aux choses d'ici-bas ,  
Et le comte...

BÉRENGÈRE.

C'est bien... le comte ne le veut pas.

LE CHAPELAIN.

Ma fille , je ne suis que son humble interprète.

BÉRENGÈRE.

Qu'exige-t-il encor ?

LE CHAPELAIN.

Ma fille , la retraite

Est nécessaire au cœur qui veut se préparer.

BÉRENGÈRE.

Dans mon appartement je vais me retirer ,  
Mon père... est-ce celà?... Je commence à com-  
D'un seul mot , n'est-ce pas ? (prendre

LE CHAPELAIN.

Le comte ici doit rendre

Son jugement...

BÉRENGÈRE.

Lequel ?

LE CHAPELAIN.

Contre le mécréant.

BÉRENGÈRE.

Ah! oui. l'autre victime... Yaqoub. — En nous  
créant (re,

Tous deux, l'un près du Nil, l'autre près de la Loi-  
Mon père, croyez-vous... moi je ne puis le croi-

Que Dieu lisait d'avance en l'avenir lointain (re...

Que nous serions compris dans un même destin;

Que le même homme, un jour devenant notre  
maître, (tre

Briserait le bonheur qu'en nous Dieu voulait met-

Et, sans que nous puissions nous soustraire à ce  
(sort,

Nous garderait, à moi la honte, à lui la mort ?

LE CHAPELAIN.

Je le crois.

BÉRENGÈRE.

Et si Dieu, dans sa bonté céleste,

Avait voulu changer cet avenir funeste

En un destin heureux, avait-il ce pouvoir ?

LE CHAPELAIN.

Le Seigneur le pouvait, et n'avait qu'à vouloir.

BÉRENGÈRE.

Bienheureux l'infidèle alors ! et je l'envie :

Lui qui n'est pas chrétien peut maudire la vie !...

LE CHAPELAIN.

Ma fille !...

BÉRENGÈRE.

Écoutez-moi, mon père, à votre tour,

Et vous me répondrez : vous souvient-il du jour

Où ma mère, m'offrant, de pleurs d'amour bai-

A son époux, lui dit : « Une fille t'est née ? » (guée,

LE CHAPELAIN.

Oui, sans doute, et ce jour fut un jour triomphant.

BÉRENGÈRE.

Vous souvient-il encor, mon père, que l'enfant  
Grandit sous vos regards et devint une femme?...  
Comme en un livre ouvert vous lisiez dans son  
(âme :

Vous avez pu des yeux y suivre à tous momens  
Son espoir, ses désirs, ses vœux, ses sentimens...  
Eh bien ! la jeune fille en son âme légère  
Eût-elle un seul penser qui ne fût pour sa mère ?  
Dites-le.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul.

BÉRENGÈRE.

Et depuis que ma main

Fut engagée au comte, et qu'après cet hymen ,  
Vous vîntes près de nous comme en votre famil-  
Pour que le père encor pût veiller sur sa fille ; (le,  
Soit que dans ce château le comte fût présent,  
Soit que vous priassiez pour mon époux absent,  
Que mon œil fût en pleurs ou ma bouche rieuse,  
Que mon âme fût triste ou qu'elle fût joyeuse,  
Dites si dans cette âme... et vous le savez, vous...  
Il fut un seul penser qui ne fût pour l'époux ;  
Dites-le hautement.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul, je l'atteste.

BÉRENGÈRE.

Et s'il n'eût été pris de ce désir funeste  
De rompre nos liens, et qu'un constant amour  
Au mien eût répondu jusqu'à mon dernier jour,

Croyez-vous que de Dieu l'exigence jalouse  
Eût osé demander à la fille, à l'épouse,  
Plus qu'elle n'avait fait, et que tranquillement  
J'aurais pu lui répondre au jour du jugement ?

LE CHAPELAIN.

C'est ma conviction et profonde et sincère...  
Pourquoi le demander ?

BÉRENGÈRE.

Il m'était nécessaire  
D'avoir ainsi que vous cette conviction,  
Afin que si la force, en mon affliction, (be,  
M'abandonne, et que dans quelque faute je tom-  
Cette faute du moins soit légère à ma tombe.

LE CHAPELAIN.

Que dites-vous ?...

BÉRENGÈRE.

Je dis que je ne puis savoir  
Quel penser vient au cœur quand il perd tout es-  
Que le démon sur nous veille avec vigilance, (poir.  
Et que pour un moment d'oubli, dans la balance,  
Pour contrepoids, j'aurais, de votre propre aveu,  
Vingt-cinq ans de vertus à mettre aux pieds de  
(Dieu!...

### SCENE III.

LE CHAPELAIN, puis LE COMTE.

LE CHAPELAIN, *suivant la comtesse des yeux.*

Va. pauvre créature, et que Dieu te pardonne !  
Car tu dis vrai : tu fus toujours pieuse et bonne ;  
Et jamais cœur d'enfant peint en des yeux d'azur  
Ne brilla d'un rayon plus céleste et plus pur !

LE COMTE, *entrant.*

Messire...

LE CHAPELAIN.

C'est le comte !

LE COMTE.

Eh bien ! vous l'avez vue :

Que vous a-t-elle dit pendant cette entrevue ?

La pauvre Bérengère a-t-elle bien pleuré ?

LE CHAPELAIN.

Mieux que je ne croyais son cœur est préparé.

Sans doute que d'avance elle s'est résignée, (gnée.)

Car depuis quelque temps que par vous dédai-

LE COMTE.

Dédaignée ! oh ! non pas ! Messire, parlez mieux.

Si d'un fils qui portât le nom de mes aïeux

Son amour plus fécond m'eût donné l'espérance ;

Si même, en son malheur, ce pauvre état de France

N'était si chancelant qu'il faille autour de lui

Tous les hommes de nom pour lui servir d'appui ;

Si bien que quand l'un d'eux sent son bras qui se

(lasse,

Si son fils n'est pas là pour reprendre sa place,

Celui qui se retire, avec anxiété,

Voit le trône soudain pencher de son côté ;

Si ce n'était cela, j'aurais pu sans me plaindre

Voir mon nom s'effacer et ma race s'éteindre,

Plutôt que d'un seul mot l'affliger... mais enfin,

Quand la France est si bas qu'elle touche à sa fin ;

Quand, tombant sous les coups d'une triple anar-

Se roule dans son sang la vieille monarchie, (chie,

Il faut bien, quand ses cris nous les demande-

ront, (vont ;

Lui donner des enfans... car les hommes s'en

Et comme si la mort trouvait dans son domaine

Le fer trop lent encor pour sa moisson humaine,  
Voilà Salislury qui vient, dans nos débats,  
Jeter l'artillerie au milieu des combats !

Où sera maintenant la force ou la vaillance ?  
Qui portera l'épée ou leverá la lance ,  
Si de loin les boulets couchent les bataillons ,  
Comme les épis murs, sur les bords des sillons?...  
C'est que nous sommes nés en des temps peu pros-  
pères!... (pères ;

Nos pères valaient moins que ne valaient leurs  
Mais ils étaient encor loyaux et belliqueux...

Voici que nous venons, et valons moins qu'eux :  
Le tocsin haletant fait le tour de nos villes ;  
Ce n'est qu'assassinats et que guerres civiles ;  
Et lorsque, remettant son épée au fourreau,  
Le soldat a fini, c'est le tour du bourreau... (le.  
Allons, l'heure est sonnée : ouvrez à tous la por-

LE CHAPELAIN.

A tous, monseigneur?...

LE COMTE.

Oui.

LE CHAPELAIN.

Mais...

LE COMTE.

Messire il importe  
Que jusqu'après de nous, pendant le jugement,  
Tout homme, quel qu'il soit, puisse entrer libre-  
( ment ;

Car il faut que chacun, dans le droit qu'il s'adju-  
A son tour, comme Dieu, puisse juger le juge. (ge

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, YAQOUB, *entre deux archers ; toute la maison du comte.*

UN PAGE, *entrant.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Du silence!...

(Reconnaissant le page qu'il a envoyé à Bourges.)

Ah! c'est vous, Godefroy!

Plus tard vous me direz...

LE PAGE.

Monseigneur, c'est le roi,  
Le roi notre seigneur, le roi Charles septième,  
Qui me suit en grand' hâte et vient vous voir lui-

LE COMTE.

(même.

Notre sire chez moi!... Que l'on s'empresse!... non;  
Que chacun reste en place : il est quelquefois bon,  
Afin que justement à son tour il punisse,  
Qu'un roi sache comment on fait bonne justice.

(Au page.)

Que le roi Charles sept ici soit introduit (bruit.  
Comme un autre serait, sans honneurs et sans

(Le page sort.)

Dieu me confie, avec mon sacré ministère,  
Un pouvoir au-dessus des pouvoirs de la terre ;  
Et quand je rends justice, alors s'il vient chez moi,  
Se roi n'est que mon hôte, et moi je suis le roi.

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, AGNÈS, SUITE DU ROI.

(Le roi remet à un fauconnier le faucon qu'il tenait sur le poing. — Il reste debout pendant tout le jugement, avec Agnès, entourée de sa suite.)

LE COMTE.

Écoutez maintenant, afin que chacun sache

Pourquoi sont dans la cour le billot et la hache,  
Et pourquoi dans ce lieu les hommes que voic  
Se trouvent rassemblés autour de celui-ci.

Hier, dans la même chambre où maintenant nous  
sommes, (mes,

Un homme était couché devant ces mêmes hom-  
Criaient miséricorde, un poignard dans le cœur.

Celui qui le frappa n'était pas son vainqueur :

C'était son assassin ! Je voulus le connaître ;

Mais si haut cependant qu'interrogeât le maître,

Nul ne lui répondit, et le seul qui parla

Me dit en se montrant lui-même : « Me voilà. »

A-t-il dit vrai ? parlez.

LES ARCHERS, *ensemble.*

Oui, c'est lui ! — C'est l'esclave !

Il a tué Raymond ! — Oui, Raymond, le plus brave

De nous !...

LE COMTE.

Silence !

LES ARCHERS.

Ensuite, il nous a menacés !...

YAQOUB, *se tournant.*

Votre maître vous dit silence : obéissez !

(Tous se taisent.)

LE COMTE.

Quelle cause amena cette rixe soudaine ?

YAQOUB.

Une rixe ?... Non pas, maître : c'est une haine...

Une haine, sais-tu ce que c'est ? c'est l'enfer,

C'est notre cœur qu'on broie avec des dents de fer ;

C'est une voix qui dit sans cesse à notre oreille :

« Tu dors ! éveille-toi, car ton ennemi veille ;

Il frappera demain : frappe donc aujourd'hui ;

Il vient de ce côté : vas au-devant de lui. »  
 Maître, lorsque tachant ces pierres féodales,  
 Un peu de sang humain se répand sur les dalles,  
 Derrière l'assassin un valet empressé  
 Vient effacer le sang, sitôt qu'il est versé...  
 Il n'en est point ainsi sur notre terre ardente :  
 Dès lors qu'on a frappé d'une main imprudente,  
 Que le sang a coulé, que le sable l'a bu,  
 Qu'il s'est de sa couleur profondément imbu,  
 Les ans peuvent passer, la tache ineffaçable  
 Restera pour jamais empreinte sur le sable.  
 Or, il est au désert, à tous les yeux caché,  
 Un endroit de mon sang depuis dix ans taché...  
 Maître, voilà dix ans que dans mon âme émue,  
 A l'aspect de Raymond la vengeance remue...  
 Afin de le garder pour ennemi mortel,  
 Je n'ai point partagé ni son pain ni son sel ;  
 Car, si plus oublieux j'avais fait le contraire,  
 Ma loi dès ce moment me le donnait pour frère :  
 Et je ne voulais pas.

LE COMTE.

Eh bien ! si renonçant

A demander le sang en échange du sang,  
 Rejetant ton forfait sur les mœurs de ta race,  
 Je te plaignais, païen, et je te faisais grâce,  
 Croirai-je que ton cœur, d'un meurtre contenté,  
 Par des désirs de mort ne serait plus tenté ;  
 Que Raymond dans sa tombe enfermerait la haine,  
 Et que tu resterais tranquille dans ta chaîne ?

YAQOUB.

Maître, cela serait un espoir hasardeux,  
 Car un seul homme est mort, et j'en haïssais deux.

LE COMTE.

Et quel est le second ?... car je veux le connaître,  
Afin de prévenir...

YAQOUB.

Le second , c'est toi , maître.

LE COMTE.

Ah ! par mon saint patron ! de dix ans de bontés  
Voilà quels souvenirs dans ton cœur sont restés !  
Dans ta captivité qui pouvait être amère.

La France te fut-elle une mauvaise mère ?

Non : au sort de ses fils ton sort devint pareil ;  
Et nul ne prit ta part d'ombre ni de soleil.

YAQOUB.

Écoute : quand d'Allah la puissance féconde  
Jadis pour ses enfans a fait deux parts du monde,  
Aux Arabes qu'il aime il dit en souriant :

« Vous êtes mes aînés , et voici l'Orient :

Cette terre est à vous de Tanger à Golconde,

Et vous l'appelerez le Paradis du monde. »

Puis, d'un œil de courroux ensuite regardant

Vos pères, il leur dit : « Vous aurez l'Occident. »

LE COMTE.

Donc au sort de Raymond, si je sais bien t'enten-  
Celui qui t'enleva ton pays peut s'attendre?... (dre,

YAQOUB, *avec un sentiment profond.*

Maître, tu te souviens que, tout couvert de sang,

Sur le sable à tes pieds j'étais couché gisant ;

Je demandais de l'eau ; tu pouvais passer outre :

Tu me donnas le peu qui restait dans ton outre...

Le bien comme le mal m'est présent, et voilà

Ce qui fait qu'à ton tour tu n'es pas gisant là.

LE COMTE.

Et si je te disais : « Je romps ton esclavage ;

J'eus tort de t'enlever, Yaqoub, à ton rivage ;  
De ce jour , vers le Nil tu peux tourner tes pas ;  
Voici de l'or , et pars... »

YAQOUB.

Je ne partirais pas.

LE COMTE

Qui te retient aux lieux que je t'entends maudire?

YAQOUB.

Maître... C'est mon secret... Je ne puis te le dire...

Donc , comme je ne dois ni rester ni partir ;  
Que si je reste ou pars tu peux t'en repentir ,  
Crois-moi, rends à l'instant l'arrêt que je mérite;  
Et puis dis au bourreau de l'exécuter vite.

Si je puis en former , voici mes derniers vœux.

LE COMTE, *se levant.*

Eh bien! donc, qu'il soit fait ainsi que tu le veux.

YAQOUB.

Merci!... Comme à chaque homme, Allah dans  
(sa puissance,

Sur mon âme soufflant au jour de ma naissance,  
Anima la matière, et dit dans sa bonté :

« Enfant, reçois la vie avec la liberté! »

La liberté par toi me fut bientôt ravie...

Voici que maintenant tu me reprends la vie :

Merci, maître, merci ! Dans ta haine à ton tour  
Tu fais autant pour moi qu'Allah dans son amour.

LE COMTE.

Pour faire tes derniers adieux à la lumière ,

Quel temps veux-tu ?

YAQOUB.

Le temps de fermer ma paupière.

Pourquoi, lorsque le corps et la tête sont prêts,  
La hache et le billot attendraient-ils après ?

LE COMTE.

Par Saint-Charles! plutôt qu'en cette insonciance.  
J'aimerais mieux te voir mourir en ta croyance.

YAQOUB.

Ma croyance?... En ai-je une, et qui peut m'in-  
(diquer  
A quel Dieu je dois croire afin de l'invoquer ?

Tu m'as fait renoncer à celui de ma race,  
Sans que dans mon esprit le tien ait pris sa place :  
Qu'importe à ma raison Jésus ou Mahomet ?  
Nul ne tient le bonheur que chacun d'eux promet;  
Et dans l'isolement ma jeunesse flétrie ,  
Grâce à toi, n'a pas plus de Dieu que de patrie.

LE COMTE.

Esclave, et si tu meurs en de tels sentimens ,  
Qu'espères-tu ?

YAQOUB.

De rendre un corps aux élémens .  
Masse commune où l'homme en expirant rapporte  
Tout ce qu'en le créant la nature en emporte.  
Si la terre , si l'eau , si l'air et si le feu  
Me formèrent aux mains du hasard ou de Dieu,  
Le vent, en dispersant ma poussière en sa course,  
Saura bien reporter chaque chose à sa source.

LE COMTE.

A l'heure de la mort que demandes-tu ?

YAQOUB.

Rien ;

Simon que du bourreau la hache coupe bien.

LE COMTE, *ou chapelain.*

Messire , maintenant remplissez votre charge.  
Voici le livre saint : mes aïeux sur sa marge,  
Chaque fois qu'ils rendaient un arrêt important.



Notre droit porte atteinte à la justice haute ;  
C'est fâcheux, n'est-ce pas?... Va, pardonne-le.  
Il me prend rarement le désir d'être roi. (moi :  
Aujourd'hui c'est mon jour... Mais comme avant  
(cette heure,

Cet esclave mettait le trouble en ta demeure ,  
Comte , j'offre un moyen de tout concilier :  
Donne-le-moi... Mon fou commence à m'ennuyer,  
Et pour t'indemniser, tu prendras dans ma chasse  
Quelque faucon dressé, quelque cheval de race...  
A cet arrangement , Yaqoub , vous souscrivez ?

YAQOUB , *arrachant un poignard à l'un des trophées qui  
sont près de lui, et levant le bras pour se frapper lui-  
même.*

Oui... mais vous payez cher un cadavre !..

TOUT LE MONDE , *avec effroi.*

Ah !...

BÉRENGÈRE , *soulevant la portière sans être vue.*

Vivez !

(Elle laisse retomber la tapisserie.)

LE COMTE.

Archers , arrachez-lui ce poignard.

YAQOUB.

Je le livre.

Maître , ne crains plus rien...

(A lui-même.)

Elle m'a dit de vivre.

LE ROI.

Messieurs , souvenez-vous que cet homme est à

(Faisant un signe de la main.)

(moi.

Allez , que Dieu vous garde !

AGNÈS.

Et gardez bien le roi !

(Deux femmes s'approchent d'elle pour la conduire  
à son appartement.)

LE ROI, *allant à elle.*

Tu me quittes , Agnès ?

AGNÈS.

Oui , monseigneur : le comte  
Doit , s'il m'en souvient bien , à mon roi rendre  
(compte

D'un voyage entrepris dans de hauts intérêts :  
Mon roi ne voudrait pas contraindre son Agnès  
Dans ce grave conseil à tenir une place ;  
Et dans un même jour il fera deux fois grâce.

LE ROI.

Oui , je comprends : Agnès , cédant à son effroi ,  
Comme un traître à son tour abandonne le roi.  
(Il la conduit jusqu'à la porte de l'appartement.)

## SCENE VI.

LE ROI , LE COMTE.

LE ROI , *se retournant vers le comte.*

A nous deux maintenant. — C'est franche félonie  
D'avoir bâti si haut votre châtellesie ,  
Comte de Savoisy , qu'il la faille chercher ,  
Comme le nid d'un aigle , au faite d'un rocher ;  
Si bien que votre roi , s'il veut venir lui-même  
Visiter par hasard un vieil ami qu'il aime ,  
Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu ,  
Risquer à perdre vingt fois son âme en jurant Dieu ,  
Et je vous dis cela sans ajouter , mon maître ,  
Que si , comme Jean six vous nous deveniez traître ,  
Vos murs sont de hauteur et de force , je croi , (tre ,  
A donner pour long-temps besogne aux gens du

LE COMTE.

(roi.

Notre sire a raison ; mais cette citadelle ,  
Si forte qu'elle soie , est encore plus fidèle.

LE ROI, *avec mélancolie.*

Mon vieux comte, combien m'ont parlé comme  
Qui depuis cependant ont parjuré leur foi! (toi,  
La parole de l'homme est chose bien légère,  
Quand la guerre civile et la guerre étrangère,  
Poussant un pauvre état vers sa destruction,  
Jettent une promesse à chaque ambition.

(Il s'assied.)

LE COMTE, *s'approchant de lui.*

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers maî-  
(tres,  
Compte dans ce caveaux douze de mes ancêtres  
Qui, couchés aux lueurs de funèbres flambeaux,  
Dans leurs linceuls de fer dorment sur leurs  
(tombeaux...

Descendons, et cherchons à chacun la blessure  
Dont l'atteinte mortelle a troué son armure;  
Puis le jour de leur mort ensuite nous dira  
En quels combats divers chacun d'eux expira :  
Alors, vous connaîtrez que tous, frappés en face,  
Sont morts, chacun des miens pour un de votre  
(race...

Et cet examen fait, sire, malheur à vous,  
Si vous doutez de moi, de moi dernier de tous!  
Azincour pour le vôtre a vu mourir mon père:  
En défendant vos droits je mourrai, je l'espère;  
Et plus tard à son tour faisant ce que je fis,  
Mon fils, s'il m'en naît un, mourra pour votre  
(fils.

LE ROI, *se levant.*

Comte de Savoisy, regardez-nous en face...  
Nous sommes comme vous le dernier d'une race:  
Nos deux frères aînés, l'espoir de la maison,

Sont morts...et quelques-uns disent par le poison;  
Philippe de Bourgogne et Jean six de Bretagne,  
Mes beaux-frères, tous deux font contre moi  
(campagne;

Ma mère, qui devrait m'être un puissant soutien,  
Acheterait mon sang de la moitié du sien;  
Chaque jour, quelque grand vassal qui m'aban-  
donne. (ne :

Comme un fleuron vivant tombe de ma couron-  
Eh bien ! un seul instant avons-nous hésité  
A remettre nos jours à votre loyauté ?...

Notre suite, il est vrai, si le cas le réclame,  
Est formidable et peut nous défendre: une femme  
Deux pages, un bouffon, trois fauconniers; et si  
Même dans ce moment Charles de Savoisy,  
Tramant quelque complot de sa main déloyale,  
Tentait de mettre à mort ma personne royale,  
Certe, il aurait à craindre un combat meurtrier:  
Moi, vêtu de velours et lui couvert d'acier!...

(S'appuyant sur son épaule.)

Vieux fou!...

#### LE COMTE.

L'État n'irait que mieux, je le présume,  
Sire, si tous les deux nous changions de costume:  
Ces corcelets d'acier, quoiqu'ils soient un peu  
(lourds,  
A la taille d'un roi vont mieux que du velours.

#### LE ROI.

Comte, dans ton manoir je suis venu sans suite,  
Pour fuir un ennemi mortel dont la poursuite  
Est, surtout à la cour, acharnée à ton roi.  
Nous pouvons le combattre et le vaincre: aide-moi.

LE COMTE.

Votre espérance alors ne sera pas trompée,  
Sire ; voici mon bras , et voici mon épée : (lui.  
Lorsque vous le voudrez nous marcherons vers

LE ROI.

Non pas... nous le fuirons.

LE COMTE, *faisant un mouvement.*

Quel est-il donc ?

LE ROI, *à l'oreille du comte.*

L'ennui.

LE COMTE, *froidement.*

Monseigneur , je pensais , avec raison peut-être,  
Que votre empressement à venir pouvait naître  
Du désir de savoir si Jean six acceptait  
Le traité que le roi Charles lui présentait,  
Et qu'à Renne en Bretagne avait porté le comte  
Charles de Savoisy.

LE ROI.

Je l'avoue à ma honte , (part,  
Mon pauvre ambassadeur... mais j'avais pour ma  
Quand j'appris ton retour , oublié ton départ.

LE COMTE.

Mais du moins , vous venez ici pour quelque  
Importante ? (cause

LE ROI.

Sans doute.

LE COMTE.

En ce cas , je suppose  
Que vous me confirez ces nouveaux intérêts ?

LE ROI, *mystérieusement.*

Comte, je viens chasser un daim dans tes forêts :  
Je n'en ai plus à moi...

LE COMTE, *à mi-voix.*

Que monseigneur Saint-Charle

Prenne pitié de nous !

LE ROI, *avec humeur.*

J'aime, lorsqu'on me parle,  
Que l'on me parle haut... Vous dites ?...

LE COMTE.

Que vraiment,  
Sire, l'on ne perd pas son trône plus gaîment!...  
Mais permettez qu'au moins, sire, je vous rap-  
(pelle...

AGNÈS, *paraissant sur la porte.*

Venez-vous, moiseigneur ?

LE ROI, *riant.*

Tu vois, Agnès m'appelle.

LE COMTE, *suppliant.*

Un seul instant !..

LE ROI.

La loi de l'hospitalité

Veut qu'on laisse à son hôte entière liberté...  
Bonsoir.

## SCENE VII.

LE COMTE, *seul.*

Oui, va dormir aux bras de ta maîtresse,  
Afin que si les cris de la France en détresse  
Viennent pendant tes nuits t'éveiller en sursaut,  
Une voix de l'enfer te parle encor plus haut!...  
Va reprendre ta chaîne, avec tant d'art tissée  
Qu'à l'esclave lui-même elle est inaperçue...  
Va, ton retard serait une rébellion,  
Faible daim... qui pourrait devenir un lion.  
(André passe avec plusieurs archers qu'il met en sen-  
tinelle dans la cour.)  
Dors, et sur ton sommeil je veillerai moi-même,

Car en toi seul encor vit notre espoir suprême ;  
Et Dieu n'eût pas remis un royaume en tes  
( mains,

Si tu ne le servais pour de secrets desseins...

Peut-être quand , demain , à ton âme trompée

J'offrirai pour miroir le fer de cette épée ,

A ton aspect soudain reculant malgré toi ,

Tu nieras que la lame ait réfléchi le roi...

Le flambeau n'est pas mort tant qu'une lueur  
( brille :

Ma main protégera sa flamme qui vacille ;

J'écarterai tout vent qui lui serait mortel ,

Et je déposerai le flambeau sur l'autel...

Un jour d'un pur éclat il brillera peut-être !...

(L'heure sonne : il écoute.)

Minuit... Tranquillement dormez , mon noble  
( maître :

Nos yeux seront ouverts si vous, vous sommeil-  
( lez...

Sentinelles , veillez !

(On entend une seconde sentinelle répondre.)

Sentinelles , veillez !

(Le même cri se fait entendre de distance en distance,  
jusqu'à ce qu'il se perde dans le lointain.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE III.

Même décoration. — Il fait jour.

### SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *veillant à la porte du roi*; ANDRÉ, *à l'autre porte.*

(An lever du rideau on entend le son du cor.)

LE COMTE.

André, quel est ce bruit ?

ANDRÉ.

Celui du cor.

LE COMTE.

Qui sonne ?

ANDRÉ.

Je ne puis voir d'ici : c'est au dehors.

LE COMTE.

Personne

N'est donc au pont-levis ?

ANDRÉ.

Si, monseigneur : j'ai mis  
Deux hommes à la tour... Ah! ce sont des amis:  
On ouvre... je savais que la garde était bonne...  
Ah! c'est un écuyer aux armes de Narbonne...  
Il a diablement chaud !

LE COMTE.

Faites signe, et qu'ici

On l'amène à l'instant.

ANDRÉ.

Monseigneur, le voici..

Entrez, sire écuyer.

L'ÉCUYER.

Le comte...

LE COMTE.

C'est moi.

L'ÉCUYER, *lui donnant une lettre aux armes de Narbonne.*

Comte,

Le message demande une réponse prompte :  
C'est de mon maître.

LE COMTE.

Bien. — Vous revenez du camp ?

L'ÉCUYER.

Oui , monseigneur.

LE COMTE, *lisant.*

Narbonne est bien portant ?

L'ÉCUYER.

Oui.

LE COMTE.

Quand

En êtes-vous parti ?

L'ÉCUYER.

Cette nuit.

LE COMTE.

Par Saint-Charles !

C'est marcher vite ! — Votre maître me parle  
En homme bien pressé : pour demain cependant  
Je ne puis le rejoindre.

L'ÉCUYER.

Il est en attendant

Le combat que l'Anglais offre ; mais il balance :  
S'il avait le secours de votre bonne lance  
Et de tous vos archers , il n'hésiterait plus.

LE COMTE.

J'ai pour deux jours encor des devoirs absolus ;

Puis je le rejoindrai. — Qu'il tarde. — C'est possible :

Un retard de deux jours ne peut être nuisible ,  
Tandis qu'il perdra tout en se hâtant par trop.

L'ÉCUYER.

Monseigneur , il m'a dit de partir aussitôt  
Que vous m'auriez donné réponse.

LE COMTE

Dans une heure  
Au plus tard vous l'aurez. — Allez. — André ,  
( demeure... )

De ce brave écuyer , mes amis , prenez soin.

(L'écuyer sort avec les autres.)

(A André.)

André , de tout ton zèle aujourd'hui j'ai besoin.

ANDRÉ.

Ordonnez.

LE COMTE.

Tu connais le château de Graville ?

ANDRÉ.

Sans doute, monseigneur: c'est auprès de la ville  
D'Auxerre.

LE COMTE.

Justement.

ANDRÉ.

Quand le comte... que Dieu  
Ait pitié de son âme !... était vivant , pardieu !  
A votre ordre, vingt fois j'ai fait la même route...  
Ce pauvre comte ! il fut tué dans la déroute  
De Crévent. — Je portai la nouvelle. — Je crois  
Entendre encor sa fille , avec sa douce voix ,  
Dire...

LE COMTE.

C'est bien — Alors, tu connais Isabelle ?

ANDRÉ.

Oui, monseigneur... et même elle est belle, mais  
( belle !...

LE COMTE.

C'est possible : jamais je ne l'ai vue. — Ainsi ,  
André, tu vas partir et lui porter ceci.

ANDRÉ.

Cet anneau !

LE COMTE.

Cet anneau.

ANDRÉ.

Mais qu'aurai-je à lui dire ?

LE COMTE.

Que tu viens la chercher afin de la conduire  
Chez moi ; que je l'attends aujourd'hui sans  
( retards...  
Aujourd'hui, tu m'entends... car demain soir je  
( pars.

ANDRÉ.

C'est bien.

LE COMTE.

Respectez-la comme votre maîtresse ;  
Et quand vous parlerez , appelez-la comtesse.

ANDRÉ.

Monseigneur, je ferai comme vous dites.

LE COMTE.

Bien.

ANDRÉ.

Avez-vous autre chose à m'ordonner ?

LE COMTE.

Non , rien...

Sinon , de m'envoyer le Sarrazin...  
(S'arrêtant.)

Écoute!...

J'avais cru... ce n'est rien...

Regardant du côté de l'appartement de Bérengère.)  
Rien qu'un soupir sans doute...  
a-t'en.

ANDRÉ.

Le Sarrazin a passé la nuit là,  
ouché dans son bournous.

LE COMTE.

Fais-le venir.

ANDRÉ, *l'appelant.*

Holà !...

ne fais-tu donc , les yeux fixés sur la fenêtre  
de la comtesse , esclave ?... Enfin !...  
(André s'en va.)

YAQOUB, *sur le seuil.*

Me voilà , maître.

LE COMTE.

Viens. — Hier un arrêt fut rendu contre toi ;  
Et tu le méritais.

YAQOUB.

Oui , maître.

LE COMTE.

Un mot du roi

T'a sauvé : ce matin , veux-tu devant la porte  
De ton sauveur veiller un instant ?

YAQOUB.

Peu m'importe

Où je reste , où je vais , ou d'où je viens.

LE COMTE.

Ainsi ,

Yaqoub , fidèlement tu resteras ici ?

YAQOUB.

Oui , maître.

LE COMTE.

Si le roi vient soudain à paraître,  
Tu te retireras à l'autre porte.

YAQOUB.

Oui , maître !

LE COMTE.

Je reviendrai bientôt te relever.

(Il sort.)

YAQOUB, *seul et rêvant.*

Pourquoi

Toute une longue nuit a-t-elle, ainsi que moi ,  
 Veillé sans qu'un instant se fermât sa paupière?...  
 Je croyais que moi seul je veillais sur la pierre...  
 Je l'ai vu un instant : ses pleurs coulaient... Ses  
 (pleurs!...

Tout mon sang, Mahomet, pour toutes ses dou-  
 (leurs!...

A d'autres comme à moi la vie est donc fatale !...  
 D'autres souffrent !...

## SCENE II.

YAQOUB, BÉRENGÈRE, *soulevant la tapisserie , et  
 s'assurant qu'Yaqoub est seul.*

BÉRENGÈRE.

Yaqoub !

YAQOUB, *tressaillant et levant la tête.*

Oh ! que vous êtes pâle !

BÉRENGÈRE.

Ce n'est rien... j'ai souffert...

YAQOUB.

Vous , souffrir !

BÉRENGÈRE.

Pourquoi pas ?

Chacun porte sa part des douleurs d'ici bas.

YAQOUB.

Vous n'avez point dormi ?

BÉRENGÈRE.

Non... Mais vous, comme une ombre  
 Je vous ai vu debout; quoique la nuit fut sombre,  
 Je vous ai reconnu : qu'est-ce que vous faisiez ?

YAQOUB.

Ce qu'hier je faisais; mais hier vous dormiez  
 Et ne m'avez pas vu... Combien de fois, madame,  
 Comme un cerf aux abois et qui pleure et qui  
 (brame,

N'ai-je pas cependant passé mes longues nuits  
 Au même endroit, avec des sanglots et des cris,  
 Suivant sur vos vitraux une ombre passagère,  
 Et frappant ma poitrine en disant: «Béren-gère!...»

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi, dans vos pleurs et dans votre aban-  
 (don  
 Chercher des yeux mon ombre et prononcer  
 (mon nom ?

YAQOUB.

Pourquoi le matelot, dans une nuit sans voile,  
 Fixe-t-il ses regards sur une seule étoile ?  
 Pourquoi prononce-t-il, entre ses dents froissé,  
 Un nom qu'il a déjà mille fois prononcé?...  
 C'est que sans espoir même il est doux de se plain-  
 (dre ;  
 C'est qu'il sait bien qu'aux cieux son bras ne peut  
 (atteindre ;  
 Mais que si bas qu'il est, sur cette étoile d'or  
 Il peut du moins mourir les yeux fixés encor.

BÉRENGÈRE.

Oui, je comprends : Yaqoub, dans le fond de  
 (votre âme

A tous les yeux cachés il existe une flamme....  
 Sans doute aux bords du Nil, pendant vos premiers jours,

Une voix vous promet d'éternelles amours ;  
 Et vous, dans votre cœur, comme en un sanctuaire,  
 Enfermant les accents de cette voix si chère, (tuais-les),  
 Vous les avez gardés... et dans l'ombre sans bruits,  
 C'est elle qui vous vient parler toutes les nuits...  
 Et peut-être ma voix, à la sienne étrangère,  
 Lui ressemble pourtant...

YAQOUB.

C'est cela, Bérengère !

(Amèrement.)

Vous avez deviné.

BÉRENGÈRE.

Mais vous, à votre tour,  
 Yaqoub, vous avez dû lui promettre en retour...

YAQOUB.

Moi, je n'ai rien promis...

(Regardant fixement Bérengère.)

Mais je pourrais promettre  
 Ce qu'on demanderait avec sa voix.

BÉRENGÈRE.

Peut-être

Qu'on demanderait trop, et qu'alors...

YAQOUB.

Écoutez :

Si cette voix me dit ou restez ou partez,  
 Soyez triste ou joyeux, frappez ou faites grâce ;  
 Soit que sa voix me prie ou qu'elle me menace,  
 Tous ses ordres seront aussi bien observés  
 Qu'un seul le fut hier quand elle a dit : « Vivez ! »

BÉRENGÈRE.

Et qu'exigerez-vous pour tant d'obéissance ?

YAQOUB.

Qu'exiger de celui qui vous tient en puissance?...  
 Je n'exigerais rien ; j'attendrais à genoux (vous.)  
 Qu'elle me dit : « C'est bien. — Maintenant levez-

BÉRENGÈRE.

Si, plus juste pourtant, de sa foi qu'elle engage  
 A son tour en vos mains elle laissait un gage...

YAQOUB.

A moi?... Vous avez dit un gage de sa foi?...  
 Oh! vous raillez, madame!... Ayez pitié de moi!...

BÉRENGÈRE, *laissant tomber son gant.*

Ramassez-moi ce gant.

(Pendant qu'Yaquoub est baissé, Bérengère laisse tomber la tapisserie et ferme la porte de son appartement. — Au même instant, le roi et Agnès paraissent sur la porte opposée.)

YAQOUB, *se relevant.*

Le voici...

(Regardant, et cherchant en vain Bérengère.)

Ciel et terre!...

Disparue!... A l'instant elle était... Bérengère!...  
 Bérengère!... Ce gant entre mes mains laissé...  
 (Il le baisse avec transport. — Il aperçoit le roi et Agnès.)  
 Elle a craint qu'on la vît : voilà tout... insensé!...

## SCENE III.

YAQOUB, LE ROI, AGNÈS,

LE ROI.

Que regardes-tu donc, Agnès, de la fenêtre,  
 Et qui te fait sourire?

AGNÈS.

Oh! monseigneur et maître!

Un instant avec moi regardez dans les cieux  
 Ce soleil, si brillant qu'il fait baisser les yeux:

Eh bien ! il s'est levé voilé par un nuage :  
 A peine y pouvait-on distinguer son passage ;  
 Tout était triste et froid sur la terre ; il semblait  
 Qu'avec peine aujourd'hui le monde s'éveillait ,  
 Que tout était souffrant, décoloré, sans âme,  
 Et pour vivre attendait un rayon de sa flamme...  
 Voilà que tout renaît où tout mourrait sans lui :  
 Eh bien ! mon doux seigneur, je songeais aujour-

(d'hui ,

En le voyant vainqueur du nuage et de l'ombre  
 Que si, semblable au sien, votre matin fut som-  
 Il doit aussi venir un jour où, radieux, (bre,  
 L'éclat de votre front fera baisser les yeux...  
 Car déjà, comme lui sur la terre ravie ,  
 (Montrant Yaqoub.)

Vous aussi paraissez, et rendez à la vie.

LE ROI.

Ah ! oui... Je reconnais l'esclave condamné.

AGNÉS.

Parlons-lui, voulez-vous ?

LE ROI, *faisant signe à Yaqoub.*

En quels lieux es-tu né ?

YAQOUB.

Loin d'ici.

LE ROI.

Mais comment nomme-t-on ta patrie ?

YAQOUB.

Le désert.

AGNÉS.

Le désert ?

LE ROI.

Oui : c'est dans la Syrie.

Alain Chartier souvent m'a parlé d'un pays  
 A l'Orient, bien loin, où le saint roi Louis

Est allé guerroyer... Tu te souviens, esclave,  
D'un roi qui vous vainquit, d'un roi pieux et  
(brave...

YAQOUB.

Mon aïeul à mon pere a raconté qu'un jour ,  
Un chef nazaréen au port d'Abou-Mandour  
Débarqua , conduisant des galères aux voiles  
Plus nombreuses qu'aux cieux, la nuit sont les  
étoiles. (lieu

Ils voulaient , disaient-ils , conquérir au Saint  
Le tombeau de Jésus, qu'ils nomment fils de Dieu;  
Mais Allah seul est grand ! A la voix du pro-  
Le désert à son aide appela la tempête : (phète,  
Le Simoun s'élança comme un lion sur eux ,  
Et les enveloppa de ses ailes de feux... (ble,

Tout fnt fait : le désert immense , infranchissa-  
Couvrit leurs ossemens dans son linceul de sable...  
Le chef nazaréen y périt sans renom,  
Et l'écho de Tunis ne m'a pas dit son nom.

LE ROI.

Eh bien ! Agnès, voilà ce qu'on appelle gloire :  
Vois qu'elle trace elle a laissé en sa mémoire !  
Peut-être aurais-je pu , comme a fait mon aïeul ,  
Aller aussi chercher au désert un linceul ;  
Y conduire à ma suite , ainsi qu'une hécatombe,  
Trente mille soldats pour mourir sur ma tombe;  
Et l'on eût dit ici que c'était grand et beau !...  
Mais j'aime mieux, vois-tu ? me coucher au tom-  
(beau ,

Vers le soir d'un beau jour , les yeux sur mon  
Avoir pour mon linceul le tissu qui te voile, (étoile;

Et trouver quelqu'ami qui grave avec regrets  
Sur ma pierre : « Ci git Charles , aimé d'Agnès. »

AGNÈS.

Monseigneur !...

LE ROI, à Yaqoub.

Laisse-nous.

(Yaqoub se retire.)

N'est-ce pas que la vie ,  
Si lente à nous venir et puis sitôt ravie ,  
Ce sourire de Dieu , ce céleste bienfait ,  
Appartient au bonheur, Agnès, et n'est point fait  
Pour en jeter les jours , ainsi qu'une fumée ,  
A ce vent de l'orgueil qu'on nomme renommée?...  
Or, Agnès , ici bas qu'appelle-t-on bonheur ?  
Serait-ce , par hasard , ce chimérique honneur  
De s'éveiller enfant sur les marches d'un trône ,  
De fatiguer son front du poids d'une couronne,  
De voir les courtisans empressés à nos vœux ,  
De ne parler jamais sans dire : « Je le veux ! »  
Non ; n'est-ce pas , Agnès ? le bonheur, c'est la  
(joie

Où , mille fois le jour, ton doux regard me noie ;  
C'est mon front fatigué s'inclinant sous le tien ;  
C'est ton souffle abaissé qui se confond au mien ;  
C'est ce frisson ardent qui se glisse au cœur même ;  
C'est le son de ta voix quand elle dit : « Je t'aime ! »

AGNÈS.

Tant que vous m'aimerez vous penserez ainsi ,  
Mon doux seigneur.

LE ROI.

C'est moi qui suis à ta merci !...  
Que ne puis-je avec toi , dans quelque coin du  
( monde ,

Ensevelir mes jours dans une paix profonde !...  
Car des certains instans, j'ai peine à rassembler  
Mes esprits , et je sens ma raison se troubler...  
Ce n'est qu'en frissonnant que je pense à mon  
( père !...

Que me veulent-ils donc avec leurs cris de  
( guerre ?

Pourquoi ne pas laisser mon épée au fourreau?..  
J'ai déjà bien assez du sang de Montereau !

AGNÈS

Monseigneur , sur mon sein reposez votre tête.

LE ROI.

Penses-tu pas qu'aux cieux s'amasse une tempête-  
L'horizon s'assombrit. (te?...

AGNÈS

Non.

LE ROI.

L'air me semble lourd...  
N'entends-tu pas au loin un bruissement sourd?..  
Écoute !...

(On entend le canon.)

AGNÈS.

Monseigneur , laissez gronder l'orage :  
Lorsqu'ainsi je vous tiens, oh ! j'ai bien du cou-  
( rage ;  
Car la foudre ne peut tomber sur l'un de nous ,  
Sans tuer l'autre aussi.

#### SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, *ouvrant brusquement la porte  
du fond.*

LE COMTE.

Sire , réveillez-vous !...

AGNÈS.

Ah!...

LE ROI.

Qui donc entre ici sans mon ordre?... Mon hôte,  
 Est-ce vous?... Les valets en ce château font  
 (faute,  
 Que sans être annoncé l'on entre près du roi.

LE COMTE.

Sire , écoutez ce bruit, car il vient comme moi,  
 (On entend le canon.)  
 Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire ,  
 Comme je vous ai dit , moi : « Réveillez-vous ,  
 ( sire ! »

LE ROI.

N'est ce donc pas le bruit de la foudre ?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non?...

LE COMTE.

Écoutez encore!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon!

LE ROI.

Eh bien?...

LE COMTE.

Eh bien ! Je dis que cette voix qui parle  
 Doit trouver un écho dans le cœur du roi  
 (Charles;  
 Que d'un profond sommeil il a dormi long-  
 (temps,  
 Et que s'il veut enfin s'éveiller , il est temps !

LE ROI.

Comte !...

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe.  
 Avant de se coucher tout sanglant dans la tom-  
 Dit , jetant un dernier regard autour de soi : (be  
 « Lorsque je meurs pour lui , mais où donc est le  
 (roi?)»

Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude  
 De voir briller leur casque où l'affaire était rude ;  
 Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignard  
 Dont leur écu royal ne reçût bonne part...  
 Sire, c'est pour un peuple une dure agonie ,  
 De penser en mourant que son roi le renie !...  
 Car il peut , se croyant dégagé de sa foi ,  
 Lui prendre envie aussi de renier son roi...  
 Qui peut comme un faisceau , dans ces temps d'a-  
 Raillier à l'entour de notre monarchie (narchie.  
 Tant de puissans seigneurs l'un de l'autre jaloux ,  
 Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?...  
 Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne  
 D'abandonner le roi quand le roi s'abandonne ?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire , je dis encor

Que c'est mal calculer , qu'épuiser un trésor ,  
 Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce ,  
 En grelots de faucons , en bijoux de maîtresse ;  
 Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer  
 Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer...  
 Sous chacun de ses rois , si j'ai bonne mémoire ,

Le vieil état français croissait un territoire ;  
 Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois  
 Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois  
 Après le Dauphiné conquérait la Champagne ;  
 Philippe-Auguste au loin rejetant la Bretagne ,  
 Prenait la Normandie et le Maine et l'Anjou ;  
 Avec les clés de Tours il ouvrait le Poitou ;  
 Par un traité Louis neuf ajoutait à la France  
 Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Pro-  
 (vence  
 Des droits, comme beau-fils de Louis-d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu !

Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu  
 Que je tiens cet état de France, seigneur comte :  
 Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre  
 (compte ;

Et s'il me plaît d'en faire un entier abandon ,  
 Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc (ces ,  
 Que de la France, ainsi que l'ont faite ses prin-  
 Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces...  
 L'Anglais victorieux à grands pas envahit ;  
 Jean six , son allié , vous leurre et vous trahit ;  
 Philippe de Bourgogne à belles dents dévore  
 Vos comtés d'Armagnac , Foix et de Bigorre...  
 Sire , à l'entour de vous ne les voyez-vous pas ,  
 Pour vous envelopper , s'avancer pas à pas ?  
 Dans un réseau vivant vos troupes enfermées  
 Ne peuvent soutenir le choc de trois armées : (nois  
 En vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Du-

Frappent sans se lasser, comme dans un tournois :  
 Attaquant sans projets, reculant sans ensemble,  
 Un jour disperse ceux qu'à peine un mois ras-  
 (semble ;  
 Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout ,  
 Mais il manque le chef, âme et centre de tout...  
 Sire , sur votre nom ce serait une honte  
 Que de tarder encore à les rejoindre !...

LE ROI.

Comte,

Notre forêt d'Auxerre est-elle prise ?

LE COMTE.

Non.

LE ROI.

Nous allons y chasser : prépare ton faucon...  
 Venez , Agnès.

(Il sort.)

## SCENE V.

LE COMTE , AGNÈS.

LE COMTE , *arrétant Agnès.*

Non , non : vous resterez , madame ;  
 Car je veux vous parler à votre tour... O femme  
 Vous êtes belle !... Oh ! oui , belle ; et de votre  
 (œil noir  
 Sur votre faible amant je comprends le pouvoir !  
 Votre voix est d'un ange ou d'une enchanteresse  
 Et je comprends encor qu'elle ordonne en maî-  
 (tresse...  
 Eh bien ! sur mon honneur ! pour vous il vaudrait  
 (mieux  
 Qu'un fer rouge eut éteint votre voix et vos yeux..

AGNÈS.

Oh ! que me dites-vous !...

LE COMTE.

Car c'est à leur puissance  
 Que doivent les Français les malheurs de la  
 (France ;  
 Et Charles , l'insensé ! se soumet à leur loi  
 Comme à celle de Dieu !... La maîtresse d'un roi,  
 De la sphère élevée où son pouvoir la range ,  
 Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange :  
 Vous pouviez de la France être l'ange ; mais , non :  
 Vous avez préféré devenir son démon !  
 Oui , grâce à votre amour adultère et fatale ,  
 Aujourd'hui l'Occident a son Sardanapale !...  
 La faible monarchie , à ses derniers momens ,  
 Se débat étouffée en vos embrassemens !... (porte  
 Eh bien ! quand sous les coups que votre main lui  
 Elle sera tombée , et qu'on la croira morte ;  
 Que l'Anglais en viendra partager les débris ,  
 C'est alors que partout vous poursuivront ses  
 (cris...

Vous fuirez ; mais dans son agonie , un royaume  
 Se débat plus long-temps que ne le fait un  
 Le fende nos cités sera votre flambeau ; (homme !...  
 Vos pieds à chaque pas heurteront un tombeau...  
 Vous fuirez , vous fuirez sans que rien vous ar-  
 Car vous ne saurez plus où poser votre tête ! (rête,

AGNÈS.

Grâce , grâce !...

LE COMTE.

Nos fils... ce qu'il en restera ,  
 En vous voyant passer , de ses cris vous suivra ;  
 Les mourans , pour maudire à leur heure der-  
 (nière ,

Accoudés sur leurs lits, rouvriront la paupière ;  
A leur voix se joindra la voix de votre cœur ,  
Et toutes vous crieront : « Malheur à vous !  
(malheur!...»

AGNÈS, à genoux.

Monseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'ef-  
(face...

Cela ne sera pas, monseigneur... grâce! grâce!...  
Oh! tout n'est pas encor si bas que vous croyez,  
Et la main qui blessa peut guérir.

LE COMTE.

Essayez !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

Tout l'attirail d'une chasse. — Des pages à la porte ,  
tenant en laisse des chiens.

## SCENE PREMIERE.

BALTHAZAR, GODEFROY, UN FAUCON *sur le poing*,  
DES MANANS *au fond*, puis YAQOUB.

BALTHAZAR, *à la porte.*

Holà ! les écuyers, sortez les équipages...

Ne tourmentez donc pas les chiens, messieurs les

Ils auront aujourd'hui de la besogne assez, (pages!

Et s'ils partent d'avance aux trois quarts harras-

Aussitôt le lancer ils lâcheront la voie... (sés,

Apportez les faucons, et que pas un n'y voie :

Chaperonnez-les tous...

(A Godefroy, en lui reprenant le faucon qu'il fait  
enrager.)

Tiens, Godefroy, va-t'en !...

Si nous laissons aux mains de ces fils de Satan

Ces nobles animaux, quelle que fût leur race,

Les chiens ne suivraient pas quarante pas la trace,

Et les faucons, par eux hébétés à leur tour,

Devant un cormoran fuiraient comme un autour.

(A un autre.)

Crois-tu pour la journée avoir assez de leurre ?

Vas-en reprendre. Jean : nous partons dans une

(Parlant à son faucon.)

(heure,

Haw ! haw !... Allons, coquette, baisez-moi...

Ah ! vous ne voulez pas, favorite du roi ?

Nous verrons si ce soir vous serez aussi fière,

Quand nous vous porterons à souper.

UN MANANT.

Maître Pierre...

Eh bien?

LE MANANT.

En traversant ce matin le hallier ,  
J'ai vu dans le chemin passer un sanglier.

BALTHAZAR.

Quelle taille?

LE MANANT.

Un ragot , il avait des défenses  
A découdre dix chiens.

BALTHAZAR.

Saint-Hubert !... Et tu penses  
Que nous le trouverions encore maintenant ?

LE MANANT.

Bien sûr , j'en répondrais.

BALTHAZAR.

C'est bon. — Merci, manant.

Ah ! pour le détourner , en ce moment que  
Mon bon limier anglais ! (n'ai-je

A Yaqoub , qui entre et reprend sa place habituelle  
sur sa peau de tigre.

C'est toi , boule de neige ?

Vous suis-tu ?

YAQOUB.

Non.

BALTHAZAR.

Le lâche aime mieux se coucher.

(Il se retourne, et aperçoit un enfant qui touche à un arc.)

h ! ça , bâtard de singe , es-tu las de toucher  
cet arc?... finissons ! ou sans miséricorde ,

je vais te carresser le dos avec la corde.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS , LE ROI.

LE ROI.

Allez-nous bonne chasse aujourd'hui, Balthazar?

BALTHAZAR.

Dam! je n'ensais trop rien, sire : c'est le hasard...  
Je me souviens d'un jour...

LE ROI, *agaçant le faucon.*

Ah! te voilà, coquette?

BALTHAZAR, *continuant.*

Où, dès le grand matin, nous nous mêmes en  
(quête...

LE ROI, *sans l'écouter.*

Nous sommes en retard.

BALTHAZAR, *continuant.*

C'était dans la forêt

De Verneuil. — Nous partons...

LE ROI.

Le comte n'est point prête?

BALTHAZAR.

Nous ne l'avons pas vu.

LE ROI.

Mais où donc est notre hôte?

BALTHAZAR, *continuant.*

Je lâche mon faucon...

LE ROI.

Agnès aussi fait faute.

BALTHAZAR.

C'était sur un pluvier...

LE ROI.

Balthazar, prends ton cor,

Et sonne le départ,

(Balthazar sonne.)

Bien.

BALTHAZAR, *vivement.*

Je le vois encor :

Il n'avait pas, je crois, donné trente coups d'aile...

LE ROI.

Tiens, reprends, coquette.

BALTHAZAR.

Ah ! venez , mademoiselle.

LE ROI, *allant à la porte.*

Ton cor a fait merveille ; et voilà que céans

Le comte arrive enfin...

(Regardant et cherchant à distinguer qu'il l'accompagne.)

Avec...

### SCENE III.

LES PRÉCÉDENS , LE COMTE, JEAN, BATARD D'ORLÉANS.

JEAN D'ORLÉANS, *entrant.*

Jean d'Orléans !

LE ROI.

Dunois !... mon cher Dunois ! Pardieu ! quand je  
Quelque chose, aussitôt la chose arrive !... (désire

(Il lui frappe sur l'épaule.)

JEAN D'ORLÉANS.

Sire ,

De votre bon accueil je suis reconnaissant ;

Mais si vous vouliez bien frapper moins fort...

(Il ôte son casque : on voit qu'il a reçu à la tête une  
blessure dont le sang coule encore.)

LE ROI, *reculant.*

Du sang...

Ah ! mon brave Dunois !...

JEAN D'ORLÉANS.

C'est une égratignure...

Mais , saint Jean ! C'est heureux que j'ai la tête

Un vilain aurait eu le frond fendu. (dure !

LE ROI.

Comment !

Tu viens donc de te battre ?

JEAN D'ORLÉANS.

Oui, sire, et rudement !

LE ROI.

Eh bien ! il te fallait , aussitôt la bataille ,

Pour chasser avec nous conduire ici Xaintraille,

JEAN D'ORLÉANS.

Xaintraille est prisonnier.

LE ROI.

Xaintraille prisonnier!...

JEAN D'ORLÉANS.

On l'a mis à rançon.

LE ROI.

Holà! mon argentier!

Que reste-t-il encor dans ta pauvre escarcelle?

L'ARGENTIER.

Onze cents écus d'or.

LE ROI, à Jean d'Orléans.

Si cette somme est celle

Qu'il lui faut, tend ton casque.

JEAN D'ORLÉANS.

Il en faudrait encor

Autant : sa rançon est de deux mille écus d'or.

(Le roi se tourne vers l'argentier.)

L'ARGENTIER.

Sire, s'il m'en resté un, que le ciel m'abandonne!

LE ROI, prenant son bonnet, sur lequel est une couronne.

Voyons des diamans montés sur ma couronne.

Le plus beau.

L'ARGENTIER.

Celui-ci jette le plus d'éclat.

LE ROI, brisant la monture, et jetant le diamant dans le  
casque de Dunois.

Mon plus beau diamant pour mon meilleur soldat.

LE COMTE.

Oh! je le savais bien que son âme était bonne!

LE ROI.

De régler la rançon, tu chargeras Narbonne : (lieu  
Plustard il m'en rendra bon compte en temps et

JEAN D'ORLÉANS.

Sire , il règle la sienne à cette heure avec Dieu.

LE ROI.

Mort !...

JEAN D'ORLÉANS.

Mort.—Contre l'avis de Douglas et Xaintraille,  
Narbonne ce matin a livré la bataille...

A sa faute il n'a pas survécu.

LE ROI.

Dieu merci ,

Douglas est sain et sauf , j'espère ?...

JEAN D'ORLÉANS.

Mort aussi.

LE ROI.

Oh ! mon pauvre Douglas , mon allié fidèle ,  
Toi qui vins de l'Écosse embrasser ma querelle,  
Te voir mourir pour moi !.. Je suis bien malheu-  
D'Aumale, Rambouillet, Vantadour ?... (reux!

JEAN D'ORLÉANS.

Morts comme eux.

LE ROI.

Lafayette et Gaucourt ?...

JEAN D'ORLÉANS.

Prisonniers.

LE ROI.

Et l'armée ?...

JEAN D'ORLÉANS.

Au feu qui s'est éteint demandez sa fumée !

LE ROI.

Détruite !...

JEAN D'ORLÉANS.

Dispersée ; et de chaque côté ,

Chaque chef qui survit , selon sa volonté ,  
Devant Bedford vainqueur en hâte se retirer...  
Le roi seul les pourrait rallier.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, AGNÈS.

AGNÈS, *s'approchant du roi.*

Adieu , sire.

LE ROI.

Où vas-tu donc , Agnès ?

AGNÈS.

Je pais.

LE ROI.

Toi !...

AGNÈS.

Monseigneur ,

Un bohémien jadis me prédit cet honneur...  
Et j'en ai quelque temps conservé l'espérance...  
Que je posséderais l'amour du roi de France :  
De mon cœur prévenu n'écoutant que la loi ,  
J'avais cru jusqu'ici que vous étiez le roi ;  
Mais du titre et du rang Bedford vous dépossède ;  
Et puisque sans combat votre altesse les cède ,  
Bedford est le seul roi de France , et me voilà  
Prête à joindre Bedford.

LE ROI.

Ah ! c'est comme cela !...

Viens ici, comte: as-tu quelque cheval de guerre  
Qu'un roi puisse monter ?

LE COMTE.

J'ai celui de mon père.

LE ROI.

Ordonne qu'à l'instant on me l'amène ici.

LE COMTE, *à son écuyer.*

Obéissez au roi , sire écuyer.

LE ROI.

Merci.

As-tu dans ce château quelqu'armure à ma taille,  
Qu'un roi puisse porter le jour d'une bataille?

LE COMTE, *lui montrant les panoplies.*

Voyez, sire.

LE ROI.

C'est bien : la plus forte est pour moi.

LE COMTE.

Détachez cet armure, et couvrez-en le roi (1).

LE ROI.

De votre mission maintenant je désire  
Savoir le résultat : racontez-la moi.

LE COMTE.

Stre,

J'ai vu Jean six.

LE ROI.

Eh bien?... J'écoute.

LE COMTE.

Il m'a promis

De rompre un traité fait avec vos ennemis,  
De signer avec vous, pour la paix ou la guerre,  
Un acte d'alliance, et d'envoyer son frère  
Au camp français avec mille lances : voilà  
Ce qu'il offre.

LE ROI.

C'est bien. — Que veut-il pour cela?

LE COMTE.

Pour Richemond son frère il demande l'épée  
De connétable, au bras de Boukent échappée  
A Crévent.

LE ROI.

Est-ce tout ?

(1) Depuis ce vers jusqu'aux mots : *Dunois, mes d'pe-*  
*rons*, les gens du comte arment le roi.

LE COMTE.

Oui sire.

LE ROI.

De ta main ,

Comte, il la recevra. — Tu partiras demain ,  
Et tu lui porteras ma parole royale  
Que , de ma part au moins, l'alliance est loyale;  
Qu'il se rende à Poitiers : là nous nous rejoins.

LE COMTE.

(drons.

Sire , je partirai.

LE ROI.

Dunois , mes éperons.

(Dunois attache les éperons du roi.)

Une épée, à présent.

(Le comte lui en donne une : le roi l'examine.)

Comte , il faut une épée ,

Pour une main de roi, plus fortement trempée  
Que ne l'est celle-ci : celle-ci se romprait...

Voyez...

(Il la brise.)

Aux premiers coups que mon bras frapperait.

(Le comte lui en donne une autre.)

C'est bien.

(A un écuyer qui porte une lance.)

Le Sarrazin sera mon porte-lance :

Donnez-la lui... Mon casque.

(On le lui donne : il le met sur sa tête.

Et maintenant, silence !

— J'avais cru jusqu'ici par des traités secrets  
Obtenir de Bedford une honorable paix :  
Ce moyen vous paraît trop lent et trop vulgaire;  
La guerre , dites-vous...

tous , se précipitant sur les armes.

Oui , la guerre ! la guerre !...

LE ROI.

Eh bien ! secondez-moi par un dernier effort,  
 Et vous l'aurez, enfans ; mais une guerre à mort !..  
 J'ai tiré mon épée après la France entière ;  
 Mon épée au fourreau rentrera la dernière..  
 Vous me voulez pour chef ? Eh bien ! voici mes  
 (lois :

La France de Philippe-Auguste et de Valois  
 N'est point mienne : il me faut celle dont Char-  
 (lemagne

A tracé la limite au sein de l'Allemagne,  
 Quand le géant touchait , en maître souverain ,  
 D'une main l'Océan et de l'autre le Rhin.

Or, que ma volonté, messeigneurs, soit la vôtre,  
 Car c'est ma France, à moi ; je n'en connais  
 (point d'autre.

JEAN D'ORLÉANS.

Sire , nous écoutons vos ordres à genoux.

LE ROI.

Qu'un seul cri désormais soit proféré par nous !  
 Nous verrons qui plus haut dans le combat le  
 (pousse :

« Montjoie et Saint-Denis ! Charles à la rescousse ! »

TOUS.

Montjoie et Sainte-Denis ! Charles à la rescousse !

LE ROI.

Et maintenant , Agnès , dites quel est le roi...  
 Allons mes fauconniers, en chasse !.. Suivez-moi !  
 (Il sort. — Tous le suivent.)

LE COMTE, à Dunois.

Ne l'abandonnez pas , et modérez la flamme  
 De ce premier transport.

(A Agnès )

Honneur à vous , madame !

AGNÈS.

Comte, honneur à Dieu seul qui m'ouvrit ce  
 ( chemin ,  
 A Dieu , qui tient le cœur des princes dans sa  
 ( main !

(Ils sortent ensemble.)

BALTHAZAR, *un instant seul.*

Allons , pour aujourd'hui notre chasse varie :  
 L'Anglais est un gibier de haute vénerie ; (échoir ,  
 Mais comme à ses chasseurs quelque coup peut  
 Coquette, nous allons retourner au perchoir.  
 (Il va pour sortir.)

## SCENE V.

BALTHAZAR, BÉRENGÈRE, *soulevant la portière.*

BÉRENGÈRE.

Fauconnier...

BALTHAZAR.

Noble dame...

BÉRENGÈRE.

Est-ce que pour l'armée  
 Le comte avec le roi va partir ?... Enfermée  
 Dans cet appartement, j'entendais mal... Il faut  
 Que je sache à l'instant s'il part.

BALTHAZAR.

Ils parlaient haut ,  
 Cependant.

BÉRENGÈRE.

Mais part-il ? part-il ?... Oh ! sur votre âme !  
 Répondez-moi : part-il à l'instant ?...

BALTHAZAR.

Non , madame :  
 Il reste cette nuit, et ne part que demain.

BÉRENGÈRE, *lui donnant une bourse.*

Voilà pour vous.

BALTHAZAR, *sortant.*

Que Dieu bénisse votre main !

BÉRENGÈRE, *seule.*

Oh ! je sens sur mon cœur tout mon sang qui  
(retombe !...

J'étouffe entre ces murs comme dans une tom-  
(be !...

(Tombant dans un fauteuil.)

J'avais cru qu'il parlait... Oh ! que je souffre !...  
(C'est

Comme si de deux mains de fer on me pressait !..  
(Se levant tout-à-coup.)

Mon Dieu ! secourez-moi : le voici !

## SCENE VI.

BÉRENGÈRE, LE COMTE.

LE COMTE, *étonné.*

Bérengère !...

BÉRENGÈRE.

Déjà vous suis-je donc devenue étrangère  
A ce point aujourd'hui, que vous vous étonnez  
De me voir ?... En ce cas, monseigneur, par-  
(donnez ;

Mais j'avais cru... peut-être ai-je eu tort...

(Le comte fait un mouvement d'impatience.)

Qu'il vous plaise  
De me dire s'il faut que je parle ou me taise...

LE COMTE.

Parlez.

BÉRENGÈRE.

J'avais donc cru, dis-je, qu'auparavant  
D'ensevelir mes jours dans un tombeau vivant,  
De permettre entre nous qu'à tout jamais se brise  
Un nœud béni par Dieu, consacré par l'église,

Je devais, quand jaillit sur moi ce déshonneur ,  
 Venir auprès de vous en disant: « Monseigneur,  
 Qu'ai-je fait pour qu'usant ainsi de votre force,  
 Vous veuillez me flétrir de ce honteux divorce ?  
 Le juge à l'accusé dit du moins son forfait...  
 Avant de me punir , mon juge , qu'ai-je fait ? »

## LE COMTE.

Bérenghère , celui dont la bouche parjure  
 Sur toi d'un seul soupçon ferait planer l'injure  
 A ses pieds aussitôt , de sa faute averti ,  
 Verrait tomber mon gant avec un démenti...  
 Non , la femme la plus pure et la plus fidèle  
 Te pourrait , je le sais, prendre encor pour moi ;  
 Il n'est point un devoir à ton sexe imposé (dèle ;  
 Dont l'accomplissement ne te parût aisé ;  
 Et le Seigneur au ciel, pour dire ses louanges,  
 Te garde à ses côtés place parmi les anges ;  
 Mais un homme enchaîné par le rang que je tiens  
 Accepte des devoirs plus larges que les tiens ;  
 Et quoique ces devoirs soient souvent un sup-  
 ( plice ,  
 Quand l'heure est arrivée , il faut qu'il les rem-  
 ( plisse.  
 Il se débat long-temps pour garder son bonheur ;  
 Mais tout vient se briser contre le mot honneur.  
 Or , l'honneur de la France et l'honneur de ma  
 ( race  
 Veulent tous deux qu'un jour un enfant me rem-  
 ( place ,  
 Afin que de tous deux soutenant le renom ,  
 Il combatte pour elle et transmette mon nom.  
 Voilà tout , Bérenghère.

Oui , je le sais , mais , Charles ,  
Croyez-vous qu'en mon cœur le seul orgueil me  
( parle ?...

Oh ! non , non : plus que lui me parle mon amour ,  
Aussi fort aujourd'hui qu'il fut le premier jour  
Où je répondis *oui* , quand votre voix si chère  
Me dit : « M'acceptes-tu pour époux , Bérengère ?... »  
Oh ! vous l'avez bien dit , et c'est la vérité :  
De mille soins divers un homme tourmenté  
Conserve pour l'amour peu de place en son âme ;  
Et cela se conçoit ; mais la femme !.. la femme ,  
Qui ne peut ici bas espérer de bonheur  
Que celui qui lui vient de son maître et seigneur ;  
Qui de l'aimer toujours , à sa prière même ,  
Fit jadis le serment , tient ce serment et l'aime...  
Quand il vient tout-à-coup lui donner l'ordre ,  
( un jour ,

Parce qu'il n'aime plus , d'éteindre son amour ,  
Elle est bien pardonnable , hélas ! la pauvre femme ,  
De ne pouvoir souffler sur le feu de son âme .  
Après l'avoir gardé dix ans comme un trésor !..  
Charles , pardonnez-moi de vous aimer encor !

## LE CONTE.

Oh ! je voudrais avoir , dût sa vie être un crime ,  
Dût son écu porter la barre illégitime ,  
Un enfant , quel qu'il fût , de mon nom héritier ,  
Pour qu'avec moi ce nom ne meure pas entier ;  
Dussé-je , expiant seul sa naissance funeste ,  
De mes jours dans un cloître ensevelir le reste !

## BÉRENGÈRE.

Écoute : Dieu parfois veut éprouver nos cœurs ;  
Et lorsque de l'épreuve ils sont sortis vainqueurs ,

Sa colère fait place à sa miséricorde,  
 Et ce qu'il refusa long-temps, il nous l'accorde :  
 Attends encor avant de m'éloigner de toi ;  
 Attends, et le Seigneur aura pitié de moi.

LE COMTE.

Au milieu des hasards d'une guerre mortelle,  
 Attendre!... Et pour frapper la mort attendra-

BÉRENGÈRE.

(elle?

La mort!.. Oh! monseigneur, je prierai tant pour  
 Que l'ange des combats écartera les coups, (vous  
 N'est-il pas quelque part un saint pèlerinage  
 Que je puisse voter ?.. Quel que soit le voyage,  
 Je le ferai, fût-il en des lieux inconnus,  
 A l'autre bout du monde !

LE COMTE.

Enfant !

BÉRENGÈRE.

J'irai pieds nus !...

Que brille le soleil ou gronde la tempête,  
 J'irai sans demander un abri pour ma tête ;  
 J'irai pleurant, priant, un rosaire à la main,  
 Et je ne dormirai qu'au revers du chemin!

LE COMTE.

Rappelle, au nom du ciel, ta raison qui s'écarte!

BÉRENGÈRE.

Dites-moi, monseigneur, voulez-vous que je

LE COMTE.

(part?

Impossible.

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi ?..

LE COMTE.

J'ai dit.

BÉRENGÈRE

Cette action...

Vous n'y songez donc pas?.. c'est ma damnation!..  
 Car vous me renvoyez pour prendre une autre  
 (épouse,  
 N'est-ce pas?.. N'est-ce pas?.. Eh! bien, je suis  
 (jalouse!..

Oh! que sera-ce donc lorsque jusqu'à l'autel,  
 Quand je voudrai prier, viendra ce bruit mortel  
 Qu'une autre est votre femme!... Oh! monsei-  
 (gneur, je tremble

De mêler la prière et le blasphème ensemble,  
 Et dans mon désespoir, d'appeller le courroux  
 De Dieu sur moi, sur elle, et peut-être sur vous!

LE COMTE.

Dieu donnera la force à celle qu'il afflige.

BÉRENGÈRE.

Le pouvoir de Dieu même, et fût-il un prodige,  
 Sur l'avenir lui seul pourrait-être exercé;  
 L'avenir est à lui, mais non pas le passé:  
 Peut-il, quelle que soit sa puissance suprême,  
 Faire que votre voix ne m'ait pas dit: «Je t'aime!»  
 Et que de cette voix l'accent encor vainqueur  
 Ne soit en ce moment tout vivant dans mon cœur?..  
 Pour me faire oublier ce son, cette parole,  
 Je sais bien, s'il le veut, qu'il peut me rendre folle,  
 M'ôter le souvenir; mais il ne peut, je crois,  
 Empêcher que ces mots n'aient été dits cent fois!..  
 Rappelez-vous ces mots, Charles, je vous sup-  
 (plie!...

Voyez: à vos genoux je pleure et m'humilie...  
 Oh! ne détournez pas de moi votre regard!..  
 Oh! grâce, monseigneur!...

LE COMTE, *la prenant par le bras.*

Levez-vous... C'est trop tard.

BÉRENGÈRE.

Pour chercher la pitié dans votre cœur de pierre,  
 J'ai d'abord à mon aide appelé la prière ;  
 Bientôt vous avez vu l'excès de mes douleurs  
 Éclater en sanglots et se répandre en pleurs ;  
 Puis enfin je me suis , la tête échevelée ,  
 Jetée à vos genoux , et je m'y suis roulée :  
 Que voulez-vous encore ? Est-il quelque moyen ?..  
 Parlez !... Mais parlez donc , si vous êtes chré-  
 (tien !..

On répond quelque chose à cette pauvre femme ;  
 On ne la laisse pas avec la mort dans l'âme ;  
 On la console , on pleure avec elle ; on lui dit  
 Un mot d'amour ... un seul !... Oh ! soyez donc  
 (maudit !

LE COMTE sonne — Un domestique paraît.

Le chapelain.

BÉRENGÈRE , *entrant chez elle.*

Adieu !... Vos mains creusent ma tombe,  
 Monseigneur : priez Dieu pour que seule j'y  
 (tombe !

## SCENE VII.

LE COMTE , *seul* , puis YAQOUB et LE CHAPELAIN.

LE COMTE.

C'est bien. — Dans un instant soyez prête à partir,  
 Lorsque le chapelain viendra vous avertir.

Bien mieux que votre amour je brave votre  
 Est-ce vous , chapelain ? (haine...

(Il se retourne et aperçoit Yaqoub.)

Yaqoub , qui te ramène ?

YAQOUB.

Puisque l'on m'a donné comme l'on donne un  
 (ch in

Comme un chien j'ai brisé ma laisse , et je revien,  
Mais au maître aujourd'hui le chien sert de modè-  
Car le maître est ingrat et le chien est fidèle. (le,  
(Il reprend sa place accoutumée.)

LE COMTE.

Puisque tu l'aimes mieux , demeure donc ici.

(Au chapelain qui entre.)

Messire chapelain , vous voilà , Dieu merci !

A quitter ce château Bérengères'apprête.

(Yaqoub écoute avec attention ) (traite,,

Quel que soit le couvent quelle ait pris pour re-  
Messire , à ce couvent vous l'accompagnerez :

A l'abbesse , en mon nom , vous vous engagerez

A payer une dot plus riche et plus certaine

Que celle qu'en entrant lui paîrait une reine ;

Et puis vous reviendrez... car pour ce soir j'at-

Isabelle , et demain je partirai... Le temps (tends

Est mesuré pour moi d'une main bien avare!...

Ainsi donc hâtez-vous , mon père.

(A un valet.)

Qu'on prépare

Un palefroi bien doux... Messire , attendez là...

Pour la laisser passer je me retire.

YAQOUB.

Allah!...

(Il se lève , et va au comte.)

Maître...

LE COMTE.

Encor !

YAQOUB

Tu m'avais hier offert de me rendre

Un bien que Dieu lui seul a le droit de nous

(prendre,

La liberté : veux-tu me la donner encor ?  
J'avais mal calculé le prix de ce trésor  
Quand je le refusai.

LE COMTE.

Quelle te soit rendue,

Puisque je te l'offris.

(Il prend un parchemin sur la table, y écrit quelques mots, y applique son sceau ; puis le donne à Yaqoub.)

La chose offerte est due.

Adieu.

YAQOUB.

Merci.

(Le comte sort. — Le chapelain va frapper à la porte de Bérengère. — Elle s'ouvre : une femme voilée en sort, portant un costume exactement pareil à celui de Bérengère.)

LE CHAPELAIN.

Mettez vos pleurs aux pieds de Dieu,  
Ma fille !... Dieu peut seul vous consoler.

(Il s'éloigne avec elle.)

YAQOUB , *suivant cette femme des yeux.*

Adieu ,

Ange qui descendis de la voûte éternelle (le...  
Pour rafraîchir mon front en le touchant de l'ail-  
Tu remontes sans doute au séjour des heureux :  
Mahomet te rappelle...

BÉRENGÈRE , *du seuil de son appartement.*

Yaqoub !

YAQOUB , *regardant tour-à-tour la femme qui s'éloigne et Bérengère qui l'appelle.*

Elles sont deux !...

BÉRENGÈRE.

Yaqoub... Eh bien ! ma voix vous est-elle étran-  
YAQOUB. (gère)

Bérengère, est-ce vous?...

BÉRENGÈRE.

Moi-même.

YAQOUB.

Bérenghère,

Vous restez donc ici?...

BÉRENGÈRE.

J'y reste.

YAQOUB.

Et qui part donc

Avec le chapelain?...

BÉRENGÈRE.

Ma suivante.

YAQOUB.

Pardon...

Mais vous ne savez pas....

BÉRENGÈRE.

Je sais tout.

YAQOUB.

Que le comte...

BÉRENGÈRE.

Esclave, je te dis que je connais ma honte.

YAQOUB.

Quoi! vous savez qu'un autre ici, dans un in-  
Va venir?... (stant,

BÉRENGÈRE.

Que dis-tu?...

YAQOUB.

Que le comte l'attend...

BÉRENGÈRE.

Tu mens!...

YAQOUB.

Que pour ce soir on pare la chapelle...

BÉRENGÈRE.

Tu mens!...

YAQOUB.

Qu'André l'amène, et d'avance l'appelle  
Comtesse!..

BÉRENGÈRE.

Je te dis que tu mens!...

(En ce moment Isabelle, conduite par André, arrive  
à cheval par la porte du fond de la cour. — Le com-  
te va à elle, et lui offre la main pour descendre.)

YAQOUB.

Soit.... Eh bien!

(Lui montrant Isabelle et le comte.)

Regardez.... Maintenant, que me dites-vous?

BÉRENGÈRE, *accablée.*

Rien.

YAQOUB.

Rien!.... Regardez encore : il l'embrasse!

BÉRENGÈRE.

Anathème!...

YAQOUB.

Et vous ne dites rien?...

BÉRENGÈRE, *avec fureur.*

Je te dis que je t'aime!..

(Elle veut rentrer.)

YAQOUB, *la retenant.*

Restez, restez, restez!...

BÉRENGÈRE.

Le comte peut me voir.

YAQOUB.

Où vous retrouverai-je?...

BÉRENGÈRE.

Ici, ce soir.

(Elle rentre.)

YAQOUB.

Ce soir!...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V.

Même décoration.

### SCENE PREMIERE.

LES ARCHERS *à table*, YAQOUB *debout près de la porte de Bérengère.*

UN ARCHER.

Pardieu ! la venaison est bonne !

ANDRÉ.

Elle est parfaite !...

Je ne me doutais pas que pour pareille fête ,  
Hier matin, au château je rapportais ce daim...  
Un morceau , sans rancune, Yaqoub.

YAQOUB.

Je n'ai pas faim.

UN ARCHER, *à André.*

Ah ! ça , mais te voilà dans la faveur du maître !  
Tu nous protégeras.

ANDRÉ.

Vous raillez ; mais peut-être  
C'est quelque chose au moins qu'avoir été choisi,  
Messieurs , par monseigneur Charles de Savoisy,  
Pourramener sa femme en ce château... J'espère  
Qu'un nouveau mariage enfin le rendra père ,  
Et que je n'irai pas une seconde fois  
En pareille ambassade... A cet effet , je bois  
A la jeune comtesse !

TOUS.

Et nous... nous!...

YAQOUB.

Misérable!...

ANDRÉ.

Heim ! que dis-tu ?

YAQOUB.

Je dis qu'à cette même table ,  
Par toi-même excités , les hommes que voici  
Hier acceptaient un toast pareil à celui-ci...  
Seulement il était à la santé d'une autre.

ANDRÉ.

Porte ton toast à toi : nous porterons le nôtre.

YAQOUB.

Je ne bois pas

ANDRÉ.

Eh bien ! laisse-nous boire alors ;  
Ou si nous te gênons , va faire un tour dehors.

YAQOUB.

Il me plaît de rester.

ANDRÉ.

Reste ; mais par Saint-Charles !

Tais-toi.

YAQOUB.

J'ai quelque chose à dire encore.

ANDRÉ.

Parle.

YAQOUB.

Qu'un seul fasse raison à ce toast maudit ,  
Et je brise mon verre entre ses dents. — J'ai dit.  
(André se lève pour menacer Yaqoub.)

UN ARCHER , *bas à André.*

Souviens-toi de Raymond !...

(On entend la cloche.)

Il faut qu'à la chapelle

Nous nous rendions, André : voilà qui nous appelle.

(Ils sortent.)

## SCENE II.

YAQOUB , puis BÉRENGÈRE.

YAQOUB.

Que vous avez été lents à partir , Giaours !...

Qu'Allah de votre vie enlève autant de jours  
 Qu'en restant en ces lieux, d'où ce son vous ren-  
 Vous m'avez enlevé de minutes de joie ? (voix,  
 (Soulevant la tapisserie.)

Venez : ils n'y sont plus, Bérengère ; venez...  
 Ne m'entendez-vous pas?... (Se retournant.)  
 Nazaréens damnés!...

Bérengère !... Oh ! mon cœur, qui se gonfle et s'é-  
 Est tout prêt à briser ma poitrine!... (lance,  
 BÉRENGÈRE, paraissant.

Silence!...

YAQOUB.

C'est vous!...

BÉRENGÈRE.

Sommes-nous seuls ?

YAQOUB.

Oui , seuls.

BÉRENGÈRE.

Écoutez bien...

Éteignez ces flambeaux d'abord...

YAQOUB.

On n'entend rien:

Ils sont à la chapelle où les unit le prêtre.

BÉRENGÈRE.

Assez , assez !... Parlons d'autre chose : peut-être  
 Autour de ce château quand vous erriez le soir ,  
 Quand vous aviez long-temps, dans votre déses-  
 Tourné vers l'Orient les yeux et la pensée, (poir,  
 Vous êtes-vous assis , et , la tête baissée ,  
 Par un demi sommeil le regard obscurci ,  
 Avez-vous fait parfoi le songe que voici :  
 Vous étiez au désert assis sous votre tente :  
 Vous regardiez au loin la nuée éclatante  
 Où, vers la fin du jour, dans un océan d'or  
 Le soleil élargi se balance et s'endort.

Tandis que l'on tirait le lait de leurs mamelles ,  
 Vous entendiez sonner les grelots des chamelles  
 Au son de votre voix toujours obéissans ;  
 Vos fidèles chevaux accouraient hennissans...  
 Auprès de nous assise , une femme étrangère ,  
 Que ceux de l'Occident appelaient Béréngère ,  
 Entourait votre cou de ses bras amoureux, (reux?)  
 Et vous disait : « Yaqoub, vous trouvez-vous heu-

YAQOUB.

Oh ! d'écouter cela me croyez-vous maître ?...

BÉRENGÈRE.

Ce songe , dites-moi, vous l'avez fait peut-être ?

YAQOUB.

Mille fois ! mille fois !...

BÉRENGÈRE.

Et lorsque quelque daim ,  
 Passant auprès de vous avec un bruit soudain ,  
 Venait rompre le charme, et que de votre songe  
 Tout, à l'entour de vous, attestaient le mensonge,  
 Que vous vous retrouviez esclave, pauvre et nu...  
 Si quelqu'un, tout-à-coup près de vous survenu,  
 Vous eût, par le pouvoir d'un démon ou d'un  
 Fait la réalité de votre rêve étrange, (ange ,  
 Et n'exigeât de vous en retour , seulement  
 Que votre obéissance un seul jour, un moment ;  
 Mais une obéissance aussi que rien n'émousse ,  
 Comme celle du fer à la main qui le pousse ,  
 Au prix de ce moment ; auriez-vous hésité  
 D'acheter du bonheur pour une éternité ?

YAQOUB.

Une seule personne aurait eu la puissance  
 De soumettre mon cœur à cette obéissance :  
 C'est celle que je vois dans ce songe si doux ;  
 Et je n'ai pas besoin de dire que c'est vous.

BÉRENGÈRE.

Eh bien ! écoutez donc !... Voulez-vous que ce rè-  
 Par la réalité quelque matin s'achève ? (ve  
 Voulez-vous retrouver votre désert natal ,  
 La caravane assise à l'ombre du nopal ,  
 Vos chevaux si légers à la course inconstante ,  
 Vos cent chameaux couchés autour de votre tente ,  
 Cette femme du Nord dont les bras amoureux ?...

YAQOUB.

Vous m'allez demander quelque chose d'affreux ,  
 N'est-ce pas ?... Mais n'importe !

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, si vos paroles  
 Ne vous échappent pas comme des sons frivoles ,  
 Vous m'avez dit ces mots : « S'il était par hasard  
 « Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;  
 « Sises jours sur vos jours avaient cette influence ,  
 « Que son trépas pût seul finir votre souffrance ;  
 « De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit  
 « Quand il passe, il faudrait me le montrer du  
 Vous avez dit ce'a. (doigt... »

YAQOUB.

Je l'ai dit... je frissonne !...  
 Mais un homme par moi fut excepté...

BÉRENGÈRE.

Personne !

YAQOUB.

Un homme à ma vengeance a le droit d'échapper...

BÉRENGÈRE.

Si c'était celui-là qu'il te fallût frapper ?...  
 S'il fallait que sur lui la vengeance fut prompte ?..

YAQOUB.

Son nom ?

BÉRENGÈRE.

Le comte.

YAQOUB.

Enfer!... Je m'en doutais!

BÉRENGÈRE.

Le comte,

Entendez-vous?... le comte!... Eh bien?...

YAQOUB.

Je ne le puis...

BÉRENGÈRE.

Adieu donc pour toujours!...

YAQOUB.

Restez... ou je vous suis.

BÉRENGÈRE.

J'avais cru jusqu'ici... quelle croyance folle!...

Que les chrétiens eux seuls manquaient à leur

Je me trompais... C'est tout. (parole;

YAQOUB.

Madame!...

BÉRENGÈRE.

Laissez-moi...

(Se retournant.)

Mais vous me mentiez donc?

YAQOUB.

Vous saviez bien pourquoi...

Ma vengeance ne peut s'allier à la vôtre :

Il m'a sauvé la vie... Oh! nommez-moi tout autre..

BÉRENGÈRE.

Et quel autre nommer dont le pouvoir fatal

Depuis six ans, Yaqoub, vous ait fait plus de mal?..

Oh! rappelez-vous donc, rappelez-vous...

YAQOUB.

Madame,

Je me rappelle tout.

BÉRENGÈRE.

Il a perdu votre âme, (jours

Vous l'avez dit vous-même, il vous a pour tou-

Ravi pays, parens, liberté, joie, amours... (che!  
Il vousôte un bonheur chaque fois qu'il vous tou-

YAQOUB.

Et cette goutte d'eau qu'il versa sur ma bouche!..

BÉRENGÈRE.

S'il vous a conservé la vie, eh! n'est-ce pas  
Pour vous faire plus tard subir mille trépas?...  
L'esclavage entre vous rétablit l'équilibre :  
Il vous a fait esclave enfin !...

YAQOUB, *montrant la signature du comte.*

Il me rend libre !

BÉRENGÈRE.

C'est bien !.. Et vous rend-il avec la liberté  
Mon amour , qui dix ans par lui vous fut ôté ?

YAQOUB.

Un instant , Bérengère , écoutez-moi...

BÉRENGÈRE.

J'écoute...

Dites vite !

YAQOUB.

J'ai cru... je me trompais sans doute...

Qu'ici vous aviez dit... ici même... pardon...

BÉRENGÈRE.

Quoi?

YAQOUB.

Que vous m'aimiez...

BÉRENGÈRE.

Oui , je l'ai dit.

YAQOUB.

Alors donc ,

Puisque même destin , même amour nous ras-  
Bérengère , ce soir , {semble ,

BÉRENGÈRE.

Eh bien ?...

YAQOUB.

Fuyons ensemble!

BÉRENGÈRE.

Sans frapper ?

YAQOUB.

Ses remords vous vengeront-ils pas ?

BÉRENGÈRE.

Esclave!... me crois-tu le cœur placé si bas, (mes,  
Que je puisse souffrir qu'en ce monde où nous som-  
J'aie été tour-à-tour l'amante de deux hommes,  
Dont le premier m'insulte, et qui tous deux vi-  
Sans que de celui-là m'ait vengé le second?.. (vront  
Crois-tu que dans un cœur ardent comme le nôtre  
Un amour puisse entrer sans qu'il déchire l'au-  
Si tu l'as espéré, l'espoir est insultant! (tre?...

YAQOUB.

Bérengère!...

BÉRENGÈRE.

Entre nous tout est fini.... Va-t'en!

YAQOUB.

Grâce!...

BÉRENGÈRE.

Je saurai bien trouver pour cette tâche  
Quelque main moins timide et quelqu'âme moins  
(lâche,  
Qui fera pour de l'or ce que toi, dans ce jour,  
Tu n'auras pas osé faire pour de l'amour!...  
Et s'il n'en était pas, je saurai bien moi-même,  
De cet assassinat affrontant l'anathème,  
Me glisser au milieu des femmes, des valets  
Qui flattent les époux de leurs nouveaux souhaits,  
Et les faire avorter ces souhaits trop précoces,  
En vidant ce flacon dans la coupe des noces!

YAQOUB.

Du poison !...

BÉRENGÈRE.

Du poison. — Mais ne viens plus après ,

Esclave, me parler d'amour et de regrets... (re,  
 Refuses-tu toujours?... Il me reste un quart d'heu-  
 C'est encor plus de temps qu'il ne faut pour qu'il  
 meure... (main ?

Un quart d'heure... réponds : mourra-t-il de ta  
 Es-tu prêt ?... Réponds-moi, car j'y vais... dis!..

YAQOUB.

Demain...

BÉRENGÈRE.

Demain!.. Et cet nuit, dans cette chambre même,  
 Ainsi qu'il me l'a dit, il lui dira: « Je t'aime !.. »  
 Demain!... Et d'ici là que ferai-je ?.. Oh! tu veux,  
 La nuit, qu'à pleines mains j'arrache mes che-  
 (veux,

Que je brise mon front à toutes les murailles,  
 Que je devienne folle!.. Oh!... demain!... Mais tu  
 (railles!...

Et si ce jour était le dernier de nos jours,  
 Si cette nuit d'enfer allait durer toujours!..

Il le peut ordonner si c'est sa fantaisie...

Demain!... Et si je suis morte de jalousie!...

Tu n'es donc pas jaloux, toi, tu ne l'es donc pas?..

YAQOUB.

Oh!...

BÉRENGÈRE.

Si je te disais : « C'est là que, dans ses bras,  
 Le comte mille fois de l'amour le plus tendre  
 M'a donné l'assurance... » Ah! tu pourrais m'en.  
 (tendre

Sans te tordre les mains, blasphémer, et sentir  
 A ma voix tes cheveux se dresser et blanchir!...  
 Ah! tu n'es pas jaloux!... Écoute alors...

YAQOUB.

Madame!...

BÉRENGÈRE.

Écoute : je l'aimais à renier mon âme,  
 S'il l'avait exigé... Juge de mes transports  
 Quand , après une absence, il revenait!... Alors,  
 C'était des cris, des pleurs, des extases, des rires,  
 Dont la nuit jusqu'au jour prolongeait les délires..  
 Mais tu ne comprends pas, toi: tu n'es pas jaloux!..

YAQOUB, *tirant son poignard.*

Par pitié ! tuez-moi , madame... ou taisez-vous !

BÉRENGÈRE.

Oh ! c'était une joie à faire envie aux anges ;  
 C'étaient des mots d'amour les éternels échanges...  
 Tout ce qu'invente enfin l'âme et la passion !

YAQOUB.

Et moi , pendant ce temps... Oh ! malédiction !

BÉRENGÈRE.

C'était là, là !... Vois-tu ? dans cette chambre

YAQOUB.

(même!...

Allah !... Tu le veux donc ?...

BÉRENGÈRE.

Je te dis que je l'aime ,  
 Que malgré mon affront, un mot d'amour de lui  
 Me pourrait à ses pieds ramener aujourd'hui...  
 Ainsi, tant qu'il vivra, songes-y, je t'échappe...  
 Car je l'aime , entends-tu ?...

YAQOUB.

Quand faut-il que je frappe ?

BÉRENGÈRE.

Lui vivant , il me reste un espoir de retour ;  
 Lui mort, je t'aimerai de tout cet autre amour...  
 N'est-ce pas ? maintenant tu sens qu'il faut qu'il  
 meure , (heure ,  
 Et qu'il meure à l'instant ?... Si j'attendais une  
 Sais-je ce que mon cœur dans une heure vou-  
 Peut-être te dirais-je : « Arrête !... » (drait ?...

Je suis prêt...

Ordonne !

BÉRENGÈRE.

Il faut, vois-tu ? qu'en cette chambre il tombe ;  
 Qu'en marchant vers ce lit son pied heurte sa  
 Car il va revenir en cette chambre là, (tombe...  
 Conduisant sa nouvelle épouse.

YAQOUB, *tressaillant*.

Le voilà !...

(On voit s'avancer le comte, conduisant sa nouvelle  
 épouse. — Deux pages les précèdent avec des flam-  
 beaux. — Autour d'eux, vassaux et valets, tous criant :)  
 Vive notre comtesse !

BÉRENGÈRE

Enfer !...

TOUS.

Vive le comte !

BÉRENGÈRE.

Crois-tu que la vengeance égalera la honte ?...  
 Hésiterais-tu ?...

YAQOUB.

Non.

BÉRENGÈRE.

Hâte-toi !... hâte-toi !...

Pour entrer avant lui tu n'as qu'un instant...  
 ...voilà !...

Mais va donc !... Oh ! malheur !... Qu'est-ce donc  
 qui t'arrête ?... (prête...

Que faut-il que je fasse à mon tour ?... je suis  
 Dis... me veux-tu tromper, Yaqoub, jusqu'à la  
 Il ne sera plus temps... damnation !... (fin ?...

(Elle le pousse. — Il entre dans la chambre.) Enfin !...

(Elle se jette derrière le prie-dieu. — Le comte passe  
 dans la salle. — Les pages le précèdent, entrent

dans la chambre, déposent deux flambeaux, et sortent. — Pendant ce temps les vassaux crient : )  
Vive le comte !

LE COMTE, *jettant une poignée d'or.*

À vous !

TOUS.

Vive notre comtesse !

LE COMTE.

Ma belle mariée, allons, faites largesse,  
Et toutes ces voix-là priront le ciel pour vous.  
(La jeune mariée jette sa bourse.)

TOUS.

Vive le comte !

LE COMTE.

Bien, enfans. — Retirez-vous.

(Ils sortent tous par la porte du fond. — Le comte et son épouse entrent dans la chambre. — A mesure que les torches s'éloignent, le théâtre retombe dans l'obscurité, et Bérangère se lève lentement.)

BÉRANGÈRE, *seule.*

Priez... Il vous l'a dit... Ce sera pour son âme;  
Car l'ange de la mort est là qui la réclame...  
Et si quelqu'un de vous par hasard a souci  
De la mienne, pour elle alors qu'il prie aussi!...  
(Tressaillant.)

N'ai-je pas entendu?... Non rien... Si son courage  
Faillissait!... Il se peut que cela soit... O rage!...  
J'aurais dû me servir pour lui de ce poison,  
(Elle retire le flacon de sa poitrine.)

Et réserver pour moi le poignard... Trahison!...  
Qu'attend-il donc?... Eh bien?...

LE COMTE, *frappé dans la coulisse*

Ah!...

BÉRANGÈRE.

Le voilà qui tombe!...

(Elle avale le poison.)

Savoisy... retiens-moi ma place dans ta tombe.

LA JEUNE COMTESSE, *dans la chambre.*

Au secours!... Au secours!...

YAQOUB, *entrant à reculons, son poignard à la main.*

Fuyons... il vient!...

LE COMTE, *se traînant et soulevant la tapisserie*

C'est toi ,

Yaqoub , qui m'as tué!...

BÉRENGÈRE, *appuyant ses deux mains sur les épaules d'Yaqoub, qui la cache aux yeux du comte, et le faisant tomber à genoux, afin d'être vue par celui-ci.*

Ce n'est pas lui... c'est moi!

LE COMTE.

Bérenghère!...

LA JEUNE COMTESSE, *traversant la cour.*

Au secours!...

(Elle tombe évanouie.)

LE COMTE, *mourant.*

Ah!... ah!...

YAQOUB.

Maintenant , femme ,

Fais-moi tout oublier, car c'est vraiment infâme!..

Viens donc!... Tu m'as promis de venir : je t'ai-

D'être à moi pour toujours... (Tends...

BÉRENGÈRE, *les yeux sur le comte.*

Encor quelques instans...

Et je t'appartiendrai tout entière.

YAQOUB.

Oh! regarde: (garde!...

Ils accourent aux cris quelle a poussés... Prends

Nous ne pourrons plus fuir; il ne sera plus temps...

Ils viennent, Bérenghère!...

BÉRENGÈRE.

Attends encore... attends...

YAQOUB.

Oh! viens, viens!... Toute attente à cette heure

(est mortelle!...

La cour est pleine... vois... Mais viens donc !...  
(Bérangère tombe sur les genoux.)

Que fait-elle ?...

Bérangère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi ?

Bérangère entends-tu ?... viens !...

BÉRANGÈRE, *expirant.*

Me voilà... prends-moi !...

(Elle tombe, la bouche sur celle du comte.)

YAQOUB, *la prenant par les cheveux et soulevant sa tête.*

Oh ! malédiction !... Sa figure est livide !...

Son cœur...

(Il y met la main.)

Il ne bat plus !... Sa main...

Prénant le flacon qui s'y trouve.)

Le flacon vide !...

LA JEUNE COMTESSE, *se relevant, entourée de toute la maison du comte.*

Au secours !... Oh ! venez !... C'est par ici !...

ANDRÉ.

Eh quoi ! le comte mort.. et la comtesse aussi !..

YAQOUB.

Morts.

ANDRÉ.

Notre maître !...

TOUS, *s'inclinant vers lui.*

Oh !...

YAQOUB,

Bien !... Vous qui, nés sur sa terre,  
Portez comme des chiens la chaîne héréditaire,  
Demeurcz en hurlant près du sépulcre ouvert :  
Pour Yaqoub...

(Tirant le parchemin du comte, et le montrant.)

Il est libre !... il retourne au désert !

FIN.







